

BIBLIOTEKA KÓRNICKA

28925

DE

LA LITTÉRATURE SACRÉE

CHEZ LES SLAVES

PAR

A. CHODZKO,

CHARGÉ DU COURS DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE SLAVES AU COLLÈGE DE FRANCE

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1865

DE LA

LITTÉRATURE SACRÉE

CHEZ LES SLAVES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DE

LA LITTÉRATURE SACRÉE

CHEZ LES SLAVES

PAR

A. CHODZKO

CHARGÉ DU COURS DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE SLAVES AU COLLÈGE DE FRANCE

Extrait du *CORRESPONDANT*

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE TOURNON, 29

1865

THE GREEN LIPS BEAVER

CHODKO



28925

DE LA

LITTÉRATURE SACRÉE

CHEZ LES SLAVES

Annus ecclesiasticus græco-slavicus, editus anno millenario sanctorum Cyrilli et Methodii, slavicæ gentis apostolorum, seu commemoratio et breviarium rerum gestarum eorum qui fastis græcis et slavicis illati sunt. Scripsit Joannes Martinov, Cazanensis, presbyter Societatis Jesu. Bruxellis, 1865, Gœmære, in-fol. à deux colonnes, de IX-388 pages, orné du calendrier figuré de Papebroch, en douze planches.

I

Les études slaves sont de date récente. Elles ne remontent qu'au commencement de ce siècle, et notre époque peut les considérer comme une des conquêtes, comme un fruit de ce mouvement régénérateur qui travaille depuis quelque temps les peuples de la grande famille slave. Ce monde de quatre-vingt millions d'âmes que des observateurs sérieux disent être appelé à jouer dans les destinées de la vieille Europe un rôle prépondérant, et dont personne ne niera l'influence sans cesse croissante, qu'en savait-on, il y a quarante ans de cela? N'était-il pas, pour la France, un terrain inexploré, une Chine européenne avant que la voix inspirée de Mickiewicz n'eût éveillé l'attention de ses auditeurs émerveillés? Dès lors quelques pages, empruntées aux chefs-d'œuvre des poètes polonais, serbes et russes, commencèrent à être reproduites dans des *Revue*s de Paris et la littérature profane des

peuples slaves y trouva des interprètes éloquents ; mais, quant aux œuvres si belles et si nombreuses de leurs historiens, de leurs moralistes, de leurs théologiens et prédicateurs, qu'en sait-on ? Rien, ou presque rien.

Cela est vrai, surtout toutes les fois qu'il s'agit de l'hagiographie slave qui est, croyons-nous, de toutes les branches de la littérature slave, celle qu'on connaît le moins en France. Il suffit, pour nous en convaincre, de jeter les regards sur le passé et d'interroger les principaux auteurs qui, dans ces matières, ont fait jusqu'à présent autorité. On sera étonné de la pénurie des ressources que possédait la science occidentale, si avancée cependant en tout et si avide de connaître.

Le premier qui initia l'Occident aux éléments de l'hagiographie slave, ce fut le célèbre bollandiste Daniel Papebroch. Les érudits connaissent les *Éphémérides gréco-moscovites figurées*, qu'il a publiées dans les *Acta Sanctorum*, au tome I^{er} du mois de mai, en les faisant précéder d'un aperçu général sur les saints de l'Église russe, et en les accompagnant de notes explicatives. Ce calendrier donne, il est vrai, pour chaque jour de l'année, un ou plusieurs saints ; mais sur ce nombre il en est fort peu qui soient d'origine slave, la presque totalité appartenant à l'Église grecque proprement dite, ou aux autres Églises d'Orient. Le commentaire de l'hagiographe belge se ressent aussi des imperfections communes à tout premier essai ; on voit que l'auteur marche sur un terrain qui lui est étranger ; il hésite, il tâtonne, il se heurte contre des obstacles sans cesse renaissants, il avoue ne pas pouvoir avancer si la lumière ne lui vient d'ailleurs. Malgré cela, les *Ephemerides græco-mosæ* furent pour l'Occident d'alors une sorte de révélation, tellement on était peu familiarisé avec les notions les plus élémentaires de l'hagiographie slave.

Papebroch exprimait le vœu qu'un savant du pays, un Ruthène surtout, puisqu'il s'agissait de l'église ruthénienne, voulût bien dissiper les nombreux doutes qu'il avait consignés dans son essai. L'appel du bollandiste fut entendu, et bientôt il fit naître le *Specimen ecclesiæ ruthenicæ cum S. R. E. unitæ*, œuvre d'un religieux de l'ordre de Saint-Basile, nommé Kulczynski, et auteur de quelques autres écrits estimés. Kulczynski ne s'occupa dans son ouvrage que des saints de l'Église de Kief, à laquelle il appartenait lui-même, et il laissa entièrement de côté ceux des autres Églises grecques. Les cinquante notices biographiques qu'il y a insérées le rendent assurément bien plus complet que ne l'était l'essai plein de conjectures de Papebroch ; toutefois, elles sont loin d'avoir épuisé la matière. On serait même en droit de traiter son livre de superficiel, si on ne savait qu'en le composant à Rome l'auteur n'avait

sous la main que trois ou quatre livres liturgiques, source facile à épuiser et à tarir. Il avait bien promis de faire, de retour en Gallicie, son pays, de nouvelles recherches et d'en publier les résultats ; mais ces résultats restèrent en état de pieux projet ; du moins, ils ne vinrent jamais au grand jour de la publicité. Kulczynski écrivait en 1753.

Quelques années plus tard parut, également à Rome, le *Kalendaria ecclesiæ universæ*, de Joseph Assemani. Dans cet ouvrage, réputé classique, surtout dans les deux derniers volumes (5^e et 6^e), l'illustre auteur soumet à un contrôle critique les travaux de ses prédécesseurs, et établit un parallèle suivi entre les calendriers de Papebroch, de Possevin et celui de Capponi. Autant ses commentaires se recommandent par une érudition à la fois variée et vaste, autant ils sont peu féconds en éléments nouveaux, en fait d'hagiographie slave, puisque les *Tabulæ Capponianæ* n'offrent en tout que trois ou quatre noms de Saints slaves les plus connus. Aussi se contente-t-il d'ordinaire de transcrire des pages entières du *Specimen*, tout en lui cherchant querelle et en le dépréciant, dans le but manifeste de faire prévaloir dans l'opinion publique ses propres vues, quelque peu intéressées, sur la supériorité des *Tables* Capponiennes relativement aux *Éphémérides* de Papebroch, que Kulczynski avait essayé de commenter. Quoiqu'il en soit de cette querelle d'auteurs, il est avéré que le *Kalendaria ecclesiæ universæ* de Joseph Assemani n'ajoute pas un seul nom nouveau à ceux qu'on connaissait déjà par la lecture du *Specimen ecclesiæ ruthenicæ*.

A ces trois hagiographes slaves, nous aurions voulu ajouter un quatrième écrivain qui ne leur cède, à notre avis, ni en érudition, ni en autorité, qui les surpasse même par la nouveauté des vues et la grandeur des conceptions. Nous parlons de François-Xavier Pejacevicz, auteur du livre intitulé : *Historia Servix sive colloquia XIII de statu regni et religionis Servix a sæculo VII ad XI* (Colocæ, 1797 in-fol.), dans lequel il s'était proposé de prouver l'orthodoxie des Saints propres à l'Église serbe et leur union avec le Saint-Siège. Malheureusement ce livre, fruit de sérieuses recherches et puisé à des sources indigènes, jusqu'alors inédites, doit être regardé comme non venu pour l'Occident, puisque les hagiographes belges eux-mêmes semblent ne l'avoir point connu, et qu'il n'a jamais été livré au commerce.

Voilà à peu près tout ce que l'Occident du dix-huitième siècle savait sur l'hagiographie slave, et nous ne sachons pas que la somme de ces connaissances se soit accrue de beaucoup dans les dernières cinquante années. Cependant, il faut le reconnaître, l'hagiographie slave a marché ; elle a fait des progrès incontestables, grâce à l'amour si légitime et si noble dont les peuples de la race slave se sentirent, surtout depuis un quart de siècle, épris pour leur passé historique et reli-

gieux ; grâce aussi à l'ardeur juvénile avec laquelle ils se sont appliqués à exploiter en tous sens cette mine nationale trop longtemps oubliée, et à ressusciter les souvenirs glorieux, gages d'un avenir meilleur. On avait déjà des recueils entiers contenant des *Vies des saints* ; et ces collections volumineuses, connues sous le nom de *Ménologes* (*Mineia tchetia*) grossissent continuellement de nouvelles publications.

La plupart de ces écrits offrent un caractère légendaire très-prononcé et accusent une absence totale de critique. Les données positives y abondent, sans doute, mais elles sont souvent noyées dans une phraséologie superflue, dans ces généralités qui ôtent aux figures historiques ce que celles-ci ont de saillant, qui les jettent dans une sorte de moule commun, également applicable à n'importe quel individu de n'importe quelle époque ou localité. Toutefois, cette période légendaire de l'hagiographie slave semble bien près d'avoir fait son temps, à en juger par des travaux récents écrits dans le goût de la science moderne et qui annoncent une ère nouvelle. Par un concours heureux de circonstances, les meilleures publications de ce genre ont pour objet les deux grandes figures historiques de saint Cyrille et saint Méthode, que les peuples slaves considèrent comme leurs apôtres. Nous connaissons même peu de questions qui aient été de nos jours étudiées avec autant de zèle et de persévérance que celles qui tiennent de près ou de loin à l'histoire de ces deux grandes illustrations du monde slave. A l'heure qu'il est, ils ont déjà une littérature à eux, et rien ne nous autorise à croire qu'elle ne continue à s'enrichir de nouvelles découvertes scientifiques.

En un mot, le dernier demi-siècle a fait plus pour l'hagiographie slave que n'ont fait les deux siècles précédents.

Par malheur, ces trésors littéraires sont restés jusqu'à présent inaccessibles à la science occidentale, cachés qu'ils étaient sous l'enveloppe d'un idiome qui a le triste sort de n'y être représenté par aucune célébrité scientifique, par aucune spécialité de renom. Il y avait donc là un important service à rendre à l'Occident, et une grande lacune à combler.

Réunir en un seul corps mille éléments épars, faire un résumé substantiel des résultats obtenus par les slavistes modernes, sans négliger pour cela l'héritage légué par les âges précédents, indiquer les sources auxquelles des âmes studieuses puiseraient à leur aise des renseignements plus abondants, en discuter la valeur intrinsèque et l'importance, donner enfin à tout cela un langage accessible aux savants d'Occident — tel est le travail par lequel il fallait commencer pour mettre celui-ci au courant de la question, — travail préliminaire, sans doute, mais indispensable, et sans lequel il aurait été tout

à fait prématuré de songer à entreprendre sur les Saints slaves une œuvre critique dans le genre de celle que poursuivent avec tant d'éclat les dignes successeurs de Bollandus.

Personne n'a mieux compris l'utilité incontestable et l'urgence d'un pareil travail que le P. Martinof, jésuite russe ; personne aussi n'était capable de s'acquitter de cette tâche difficile avec plus de succès que lui ; — témoin le magnifique in folio qu'il vient d'offrir au monde savant et dont nous avons plus haut transcrit le titre. — Les spécialistes en feront leurs délices ; et tout esprit sérieux y trouvera de quoi s'instruire et s'édifier tout ensemble.

Avant de se hasarder à entreprendre un si vaste travail, l'auteur a dû consacrer de longues années à explorer le riche domaine des idiomes slaves, à rechercher et réunir des trésors dispersés dans tous les coins de l'Europe, à interroger les ouvrages écrits en douze langues différentes, sinon davantage, et à étudier particulièrement les auteurs slaves. Sans ces préparatifs, l'*Annus ecclesiasticus græco-slavicus* était impossible. Au reste, le nom du P. Martinof n'est point celui d'un débutant, et par ses publications précédentes il n'a fait que préluder au grand ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui. Qu'on nous permette d'en rappeler ici quelques-unes, celles en particulier qui sont le plus en rapport avec le sujet dont il s'agit en ce moment.

Nous citerons en premier lieu sa description raisonnée des *Manuscrits slaves de la bibliothèque impériale de Paris*, publiée en 1858, et à laquelle on a fait en France, en Allemagne et même en Russie, un accueil des plus flatteurs. Il fut cité comme un modèle à suivre à ceux qui s'occupent de ce genre de recherches. Sans ce travail, dont l'utilité fut proclamée dans un recueil autorisé¹, nous ne saurions pas même le peu de trésors que possède, en fait de manuscrits slaves, la bibliothèque impériale de Paris, et nous serions frustrés d'un excellent aperçu de philologie et de paléographie slaves que l'auteur a donné dans les préliminaires de son livre. Or, comme la plupart de ces manuscrits traitent des matières religieuses, les étudier en détails c'était en même temps préparer des éléments nouveaux pour l'hagiographie. Ainsi le document auquel il a consacré le plus de pages est celui qui renferme la *Vie du saint père Siméon, instituteur et docteur, seigneur et autocrate des pays serbes et poméraniens*. Nous rappelons ces pages érudites d'autant plus volontiers, qu'en les lisant alors pour la première fois nous méditions nous-même un travail semblable sur le même saint, ainsi que sur saint Sabba, son fils, biographie due à la plume de Diométien, moine, et que nous avons publiée depuis². En analysant les autres manuscrits de caractère liturgique,

¹ *Journal des Savants*, janvier 1858, page 67.

² *Légendes slaves du moyen âge (1169-1237)*. Paris, 1858.

l'auteur ne manque jamais de mentionner les calendriers qui s'y trouvent et de donner les noms des Saints appartenant à l'Église du rit gréco-slave. Dans ce travail, excellent à tous égards, se révélait déjà à côté du slaviste le futur hagiographe.

L'année suivante, nous eûmes par ses soins une nouvelle édition du *Specimen Ecclesiæ ruthenicæ*, dont il a été question plus haut et qui est presque exclusivement consacré à l'hagiographie slave¹. En faisant réimprimer, sous une forme plus complète et très-élégante, cet ouvrage si recherché et si rare, le P. Martinof a rendu à la science et à la religion un service signalé, suivant le témoignage d'un juge on ne peut plus compétent dans la matière, le P. de Buck, hollandiste. C'est encore à l'activité du P. Martinof que nous devons la splendide édition latine de la *Vie du B. Josaphat, archevêque de Polotzk et martyr*, ainsi que celle de son rival Méléce Smotrzycki, célèbre par ses travaux littéraires et plus encore par son retour à l'unité catholique, dont il avait été un adversaire des plus déclarés, — ouvrages souverainement appropriés aux sévices actuelles de la Lithuanie et de la Pologne, bien que l'époque où vivaient ces deux personnages remarquables en soit séparée par un intervalle de plus de deux siècles².

Si l'on ajoute à cela les intéressantes notices sur les Saints slaves publiées par le P. Martinof dans des Revues belges et destinées, si nous ne nous trompons, à entrer dans une collection hagiographique plus considérable, devant paraître sous peu ; si l'on se rappelle, de plus, que les derniers volumes des *Acta Sanctorum* conservent des traces nombreuses de sa collaboration, qu'au tome X d'octobre, par exemple, on a de lui un commentaire critique sur un moine de Kief, nommé Aréthas, une excellente étude sur le *patericon russe* ou les *Vies des Saints de Kief*, — on aura une idée approximative des travaux hagiographiques auxquels est attaché le nom du P. Martinof, mais qui sont loin d'avoir eu le monopole de son activité littéraire. Nous avons sous les yeux la première livraison du recueil qu'il publie en langue russe avec la collaboration des PP. Gagarin et Balabine, ses confrères, à Paris. Elle contient un ouvrage de ce même Méléce Smotrzycki dont il a été parlé plus haut, intitulé : *Apologie de mon voyage en Orient en 1618 et 1628* et traduit du polonais³.

Tous ces écrits témoignent assez en faveur du zélé religieux qui leur a donné le jour ; néanmoins, ils s'effacent devant l'œuvre monu-

¹ Tiré à 500 exemplaires numérotés, chez Casterman, Tournai et Paris.

² *Cursus vitæ et martyrium Josaphat, archiep. Polocensis*, auctore B. Jacobo Susza., ep. Chelmensi. in-8°, 1864, Paris, chez Palmé. — *Vita Meletii Smotrisicii archiepisc. Polocensis*, auctore Jac. Susza, in-8°. Paris, chez le même.

³ La liste complète des ouvrages publiés par le P. Martinof se trouve sur la couverture de son *Annus græco-slavicus*.

mentale par laquelle il a voulu honorer la mémoire des apôtres des slaves et qui couronne d'une manière si brillante ses travaux antécédents. N'eût-il laissé autre chose que l'*Annus græco-slavicus*, sa réputation serait solidement fondée.

11

Nous venons d'exposer l'état dans lequel s'est trouvée l'hagiographie slave en Occident, au dix-huitième siècle et depuis. Voyons maintenant ce que la récente publication du P. Martinof nous apprend là-dessus de nouveau, et combien elle contribue à élargir les horizons de cette science si neuve et si curieuse. Pour cela, nous essayerons de faire connaître le plan général de l'ouvrage et la marche adoptée par l'auteur; nous en indiquerons l'origine, les circonstances qui l'ont vu naître, et nous y mêlerons quelques réflexions que nous aura suggérées la lecture de ce beau volume : c'est, à notre avis, la meilleure manière de résumer un livre qui n'est par lui-même qu'un résumé substantiel et condensé des résultats obtenus par les études hagiographiques des temps modernes. La rapide analyse que nous allons en faire, suffira pour montrer à quelle distance le P. Martinof a laissé derrière lui tous ceux qui l'ont précédé, en Occident, dans la même voie.

L'*Année gréco-slave* est un martyrologe critique et un ménologe en même temps. De là les trois parties essentiellement distinctes dont son livre est composé et qui le partagent, à chaque jour de l'année, en autant de rubriques correspondantes. La première contient les noms et les titres des saints personnages consignés dans les calendriers slavons et grecs; la seconde, portant le titre d'*Observanda*, est consacrée à la critique; la troisième, enfin, sous le titre de *Memoria Slavicæ*, donne des notices sommaires sur les saints d'origine slave à l'exclusion de tous les autres.

Telle est l'économie générale du livre, ingénieuse et simple; et cette ordonnance des matières est partout invariablement la même. Quelques mots maintenant sur chacune de ces parties.

Et d'abord, est-il nécessaire de dire que le P. Martinof a suivi l'ordre adopté dans tous les calendriers du monde, ordre consacré par les traditions de l'Église autant que par la loi que s'était imposée le fondateur des *Acta Sanctorum* (dont ce travail fait partie) et que ses successeurs ont de tout temps observée religieusement? Nous ferons

cependant remarquer qu'en commençant son *Année gréco-slave* avec le 1^{er} janvier, l'auteur a dérogé aux habitudes séculaires de l'Église orientale, pour laquelle l'année liturgique s'ouvre au 1^{er} septembre pour finir au 31 août. Évidemment, il a voulu se conformer aux usages des latins auxquels il avait destiné son ouvrage et dont il a même emprunté la langue : il a bien fait. Ce qui ne l'empêchera pas de revenir aux traditions religieuses de l'Église gréco-slave plus tard, lorsqu'il s'agira de reproduire, comme il le fait dans l'appendice, les principaux calendriers slavons, mentionnés dans le corps de l'ouvrage.

Pour faire le relevé des noms des Saints, placés en tête de chaque jour, l'auteur a pris pour base et pour point de départ le calendrier d'Ostromir, le plus ancien qu'on connaisse ayant une date certaine. Il est de 1056-1057. Ce calendrier se trouve dans un évangélaire écrit en caractères cyrilliques et destiné primitivement à l'usage du gouverneur de Novgorod, nommé Ostromir, dont il a gardé le nom. Plus tard, ce précieux reste de l'ancienne liturgie slavone avait appartenu à la cathédrale de la même ville, jusqu'à ce qu'il en fût distrait et offert, on ne sait trop par qui, à Catherine II, qui se mêlait beaucoup de lettres. Après la mort de l'impératrice, on le trouva, par accident, parmi ses papiers et on le déposa à la bibliothèque de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Le premier qui annonça au public la nouvelle de cette découverte inattendue, fut l'helléniste Jean Martinof, qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur homonyme de l'*Année gréco-slave*. Mais la gloire de nous avoir donné de cet évangélaire une édition fac-similaire, ayant, par conséquent, le mérite incontestable d'une exactitude presque photographique, cette gloire, disons-nous, appartient au patriarche des slavistes moscovites, Alexandre Vostokof, dont le monde savant regrette encore la perte récente. Le calendrier d'Ostromir date de 1056-1057; il est donc parfaitement orthodoxe et ne contient que les saints reconnus par les deux Églises, latine et russe; l'Église russe de ce temps-là étant encore unie au siège de Rome, bien qu'à Constantinople Michel Cérulaire eût déjà consommé l'œuvre de la rupture, commencée par Photius.

Nous devons mentionner ici un autre monument littéraire dont tout le monde aura entendu parler et que plusieurs de nos lecteurs ont contemplé peut-être à la bibliothèque de Reims, fière de le posséder. Nous parlons du *Texte du sacre*. Ce curieux document a été l'objet de longs et chaleureux débats parmi les savants. Les Bohèmes ont prétendu que le texte cyrillique de cet évangélaire a été écrit par saint Procope, abbé de Sazava en Bohême, décédé en 1052, et que partant ils étaient en droit de revendiquer en sa faveur la palme de priorité relativement à l'évangélaire d'Ostromir. Cette opinion trouva dans la personne de Venceslas Hanka, de bonne mé-

moire, un ardent avocat. Aujourd'hui elle n'a guère de défenseurs et ne paraît pas sourire au P. Martinof. En prenant le calendrier d'Ostromir pour terme de comparaison avec les autres calendriers, l'auteur de l'*Année gréco-slave* montre par là-même qu'il ne partage pas les vues du célèbre slaviste de Prague, et qu'il préfère se ranger du côté de Kopitar, de Schafarik, de Vostokof, de Sreznevski et de tant d'autres. D'ailleurs le calendrier du *Texte du sacre* est tellement incomplet et mutilé, qu'il n'aurait pas pu servir de base à une étude des développements successifs du calendrier slavon, lors même que l'illustre origine qu'on a essayé de lui attribuer serait reconnue légitime et mise hors de cause.

Le calendrier d'Ostromir, forme avec ceux qui sont placés à sa suite, une catégorie à part. La seconde catégorie est composée de tous les autres calendriers, slavons et grecs, contenant les saints dont les noms ne se trouvent pas dans celui-là. Enfin les noms des saints empruntés aux sources grecques exclusivement, constituent une troisième et dernière catégorie et sont marqués d'une croix. L'ensemble des calendriers dépouillés ainsi dans l'*Annus græco-slavicus* est de cent cinquante environ, et le chiffre total des saints qui y sont mentionnés dépasse plusieurs milliers : pour en dresser la liste nominale, il a fallu remplir près de trente pages in-folio à deux colonnes!

On le voit, c'est le procédé qu'avait autrefois employé Florentinius, dans son fameux martyrologe dit de saint Jérôme, et dans lequel il est parvenu à accumuler un nombre immense de Saints orientaux et latins réunis de tous côtés. Si, sous ce rapport, le martyrologe du P. Martinof lui cède le pas, ce qui ne nous est pas encore prouvé, toujours est-il que jusqu'ici l'Église gréco-slave n'a jamais rien eu de pareil à la collection dont il vient de la doter. Ceux qui ont cultivé les champs si vastes et parfois si incultes de l'hagiographie, savent par leur propre expérience ce que ce genre de recherches a de pénible et d'ingrat. Les bollandistes surtout doivent, pensons-nous, savoir gré à l'auteur de l'*Annus græco-slavicus* de leur avoir abrégé de beaucoup cette partie du travail qu'ils auraient été obligés, sans cela, de faire en entier. Désormais, toutes les fois qu'il s'agira d'un saint grec ou slave, ils n'auront plus besoin de perdre le temps en des recherches bibliographiques ; il leur suffira de suivre les lignes tracées avec tant de soin par leur digne collaborateur russe.

Pour avoir la clef de tant d'abréviations servant à indiquer les sources dont s'est servi l'auteur de l'*Année gréco-slave* et qu'on y rencontre à chaque pas, il est nécessaire de consulter la table placée à la fin des prolégomènes, en face de la première page du martyrologe. Ce secours, toutefois, n'étant pas suffisant pour des esprits sérieux et qui aiment à connaître l'intime des choses, l'auteur a composé une

dissertation étendue sur les sources de son martyrologe (*De fontibus anni ecclesiastici græco-slavici*). C'est un exposé lucide et substantiel de la genèse des calendriers grecs et slavons, de leurs familles et ramifications, de leurs rapports mutuels et de leurs destinées. En lisant cette étude si nourrie et si savante, on croit avoir sous les yeux les pages remarquables dont le bollandiste Du Sollier (Sollerius) a fait précéder le texte de son martyrologe critique d'Usuard, ce modèle du genre qui de longtemps encore ne cessera de faire le désespoir des hagiographes slaves. Le P. Martinof n'y traite, il est vrai, que des sources principales dont il s'était servi dans le courant de son travail; mais ce qu'il a su y condenser dans l'espace de douze énormes pages, suffit pleinement pour mettre un lecteur inexpérimenté au courant de la question et le rendre à même de s'orienter dans les régions explorées de l'hagiographie slave dont il voit déjà s'ouvrir devant lui de si intéressantes perspectives.

Quant aux questions de détail, concernant soit les variétés infinies des leçons, soit les particularités de chaque source prise isolément, soit enfin les divers points d'histoire, de géographie ou de chronologie qui surgissent à chaque instant, — elles sont réunies sous la rubrique commune d'*Observanda* et soumises, à mesure qu'elles se présentent, à un examen critique, parfois très-détaillé. C'est, sans contredit, la partie la plus importante de l'ouvrage, celle qui a dû coûter à l'auteur des labeurs inouïs, et où il a développé un véritable luxe d'érudition à la fois variée et solide. Elle nous rappelle les beaux travaux de Morcelli, d'Assemani, de Mazochi, de Baronius, de Du Sollier, — ces grands modèles que notre hagiographe russe semble avoir étudiés avec prédilection et qu'il a eus constamment sous les yeux. Elle a, de plus, cela de particulier et d'original, qu'elle nous fait connaître de près les ménologes slavons et grecs, en les mettant sans cesse en présence de nos *Acta Sanctorum*. Rien de plus instructif que ce parallèle. Ce qui en ressort avant tout, au moins ce qui nous y a frappé le plus, c'est l'absence complète, dans les ménologes slavons, de tout élément critique, c'est leur caractère éminemment légendaire et la distance énorme qui les sépare, sous tous les rapports, de l'immense collection des bollandistes, devant laquelle les recueils informes de l'Église gréco-slave doivent nécessairement pâlir. Peut-être, en lisant ses appréciations si franches et si neuves, des âmes crédulement attachées aux traditions de leur Église, en Russie surtout, éprouveront un sentiment d'une sainte indignation et les taxeront de téméraires; mais les esprits éclairés et vraiment amis du vrai ne pourront ne pas envier à leur docte compatriote le courage d'avoir proclamé, en face de l'univers, l'urgente nécessité de soumettre à une analyse sérieuse ces récits légendaires dont se nourrit journallement la pieuse

curiosité de la foule, qui jouissent d'une popularité immense, et qui sont pourtant remplis d'erreurs innombrables et de toute espèce.

Le P. Martinof a fait mieux que cela ; sous le modeste titre de *Memoriæ slavicæ*, il nous a raconté la vie de tous ceux d'entre les Slaves que les Russes, les Serbes, les Bulgares, les Valaques vénèrent comme saints, en ayant toujours soin de mettre les dates et d'indiquer, à la fin, les sources où il a puisé ses données et auxquelles pourra recourir quiconque voudrait donner à ces résumés substantiels de plus amples développements. Quand on considère que ces précieuses notices atteignent le chiffre de trois cents, dont plusieurs remplissent des pages entières, qu'il fallait, pour les composer, analyser et résumer une multitude d'ouvrages écrits dans tous les dialectes slaves, disséminés dans tous les coins de l'Europe et parfois assez considérables, — on ne peut s'empêcher de rendre hommage à la patience héroïque qu'ont dû exiger de pareils labeurs. Aussi reconnaîtra-t-on volontiers avec nous, que les résultats obtenus par le studieux et patriotique jésuite surpassent infiniment les efforts réunis de tous ceux qui ont, en Occident, écrit sur le même sujet.

Qu'on veuille bien l'observer, cette partie de son livre que nous appellerions *historique*, est bien plus considérable qu'elle ne le paraît de prime abord. Car, outre les notices biographiques placées sous la rubrique de *Memoriæ slavicæ* et consacrées exclusivement aux personnages d'origine slave, il en est un grand nombre où il est traité des grecs et qui sont, pour cette raison, enchâssés sous la rubrique des *Observanda*. On y trouvera même, non sans quelque surprise peut-être, des saints géorgiens, avec lesquels ni les saints slaves ni ceux de l'Église grecque de Constantinople n'ont, au fond, rien de commun. Ceci exige une explication.

Le mélange dont il s'agit a été introduit à dessein, et il se justifie pleinement, au moins quant aux nationalités slave et grecque, par la difficulté qu'il y a de les séparer par une ligne de démarcation nettement tracée. De tout temps, en effet, ces deux nationalités vivaient côte à côte ; elles se mélangeaient continuellement et finissaient souvent par se confondre. Cela provenait, entre autres causes, de ce que les Églises gréco-slaves ont été d'ordinaire gouvernées par des pasteurs d'origine grecque, leurs maîtres dans la foi et leurs législateurs. Plus on remonte vers les origines de ces Églises, plus l'occasion de constater ce fait caractéristique de leur histoire devient fréquente. On le voit se reproduire d'une façon plus marquée dans les communautés religieuses. Nulle part cependant ce mélange n'est aussi sensible que dans les nombreux couvents du mont Athos, ce rendez-vous de nationalités diverses, de telle sorte que souvent il est impossible de dé-

terminer l'origine du saint personnage sorti de cette Thébaïde européenne. Il fallait cependant trouver pour toutes ces individualités, d'origine incertaine, une place quelconque, ne fût-ce que pour rendre le tableau de l'Église gréco-slave plus complet. L'expédient imaginé par l'auteur de l'*Annus ecclesiasticus* est ingénieux et concilie tout : en les plaçant dans les *Observanda*, il a évité la confusion, et ajouté à l'intérêt du livre.

Pour notre part, nous lui savons gré de nous avoir procuré la satisfaction de contempler ces figures si originales, que la simplicité de la foi vénère à l'égal de nos saints canonisés, bien que leur sainteté ne soit rien moins que certaine. Quoi de plus curieux, par exemple, que les récits dans lesquels figurent ces martyrs de nouvelle espèce dont le mont Athos semble être une pépinière spéciale. Il suffit, au reste, d'avoir lu l'histoire d'un seul, pour savoir celle des autres et se faire l'idée du genre ; tellement ces singuliers héros de la prétendue orthodoxie se ressemblent les uns aux autres, tellement ils conservent les mêmes traits de famille tout en ayant cependant chacun sa physionomie particulière. C'est le cas d'appliquer le mot du poète : *ab uno disce omnes*.

Pour ce qui concerne les saints de l'Église géorgienne, il y a là un motif tout spécial qui a déterminé le P. Martinof à les admettre dans son *Année gréco-slave*. Ces saints, dont le nombre est fort restreint d'ailleurs, ont presque tous vécu à l'époque où cette Église, autrefois si florissante, reconnaissait la primauté du souverain pontife. A leur tête se trouve sainte Nina, plus connue en Occident sous le nom de sainte Christine, celle dont la touchante histoire nous a été transmise par l'historien Ruffin, qui a défrayé jusqu'à présent tous ceux qui ont, après lui, écrit sur cette sainte femme, justement surnommée l'apôtre de la Géorgie. Or, les Russes de nos jours prétendent que tous les saints de la Géorgie, à commencer par sainte Nina, appartiennent à leur Église, par cette raison bien simple et bien logique surtout, que la Géorgie n'étant plus qu'une province de l'empire russe, l'Église géorgienne doit aussi faire partie de l'Église moscovite, et les saints qu'elle avait produits autrefois, doivent être considérés comme autant de membres glorieux de l'Église synodale de Saint-Petersbourg. C'est pour cela, sans doute, qu'on a placé sous la protection de sainte Nina la société récemment établie au Caucase dans le but de propager parmi les tribus indigènes les bienfaits de la soi-disant orthodoxie, et d'ajouter ainsi à la conquête matérielle une conquête spirituelle. C'est pour la même raison encore que nous voyons une sainte Nina figurer dans certaines *Vies des Saints russes* (celles par exemple qui ont pour auteur M. André Mouravief), à côté d'un Métrophane, canonisé par ordre de l'empereur Nicolas, ou d'un Tykhon, qui vient

d'être placé sur les autels russes sous le règne actuel. Dès lors, le P. Martinof n'avait-il pas le droit d'accorder aux saints géorgiens une place dans son *Année gréco-slave*, ne fût-ce que pour protester contre les prétentions si étranges de la nouvelle école?

Tel est, en résumé, le contenu de l'*Annus ecclesiasticus græco-slavicus*, le plus ample répertoire de l'hagiographie slave qui ait jamais existé. Afin que rien n'y manquât, le P. Martinof a ajouté au texte, sous forme d'appendice, un choix de calendriers slaves, dont les uns sont reproduits en entier, d'autres ne le sont que partiellement. Tous ont été traduits en latin. Cette collection, unique dans son genre, sera appréciée, comme elle le mérite, par tous les amis de l'hagiographie. Le tout est suivi par un album en douze planches, reproduction adéquate des *Éphémérides* de Papebroch, dont il a été question plus haut et sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

Ce que nous venons de dire suffit, ce nous semble, pour montrer l'importance incontestable du travail du P. Martinof et sa supériorité sur les travaux de ses prédécesseurs. Nous sommes convaincu qu'il est destiné à produire dans le monde slave une profonde sensation, et à illustrer le nouveau volume des *Acta Sanctorum*¹ dont il fait partie. Ici on nous demandera peut-être ce qu'il peut y avoir de commun entre l'une et l'autre publication et pourquoi l'*Annus græco-slavicus* paraît dans tel volume des *Acta* plutôt que dans tel autre? C'est demander, en d'autres termes, l'origine du travail du P. Martinof. La réponse à cette question en fera ressortir un nouveau mérite, celui de sa souveraine opportunité.

III

L'année 1865 sera mémorable dans les fastes ecclésiastiques des peuples slaves. C'était, pour eux, l'anniversaire millénaire de ceux qu'ils considèrent comme leurs apôtres et dont les noms bénis résument les souvenirs les plus chers de leur passé religieux, politique et littéraire. Il y avait juste mille ans, que saint Cyrille et saint Méthode étaient entrés en Moravie, porteurs de la *bonne nouvelle*. Aussi le monde slave fut-il unanime à célébrer le retour millénaire de leur

¹ Le XI^e du mois d'octobre.

apostolat, avec une spontanéité non pareille. Religion, science, arts, lettres — tout fut mis à contribution, tout fut convié à participer à cette fête à la fois religieuse et nationale, afin de l'entourer de toutes les splendeurs qu'exigeaient la grandeur du bienfait dix fois séculaire et le caractère exceptionnel de la circonstance. Des savants en renom, des littérateurs distingués, s'empressèrent de payer le tribut de leurs hommages reconnaissants, chacun au nom de la nationalité qu'ils représentaient et de l'idiome qui était propre à chacun d'eux. Prague, Brünn, Agram, Belgrad, Moscou — ces principaux foyers du mouvement intellectuel des Slaves occidentaux, s'animèrent d'une vie nouvelle ; et nous ne sachons pas que leur littérature nationale ait jamais manifesté autant de fécondité, ni qu'elle fût plus universellement inspirée que cette année consacrée d'une façon exceptionnelle au culte de l'idée catholique représentée par saint Cyrille et saint Méthode.

Parmi les écrits nombreux, que les souvenirs attachés à l'année 863 ont fait éclore, l'*Annus græco-slavicus* occupera, sans contredit, une place à part. Il peut être considéré comme leur interprète commun auprès de l'Occident, lui seul parlant une langue qui lui est accessible ; et on dirait qu'il ne parut au déclin des fêtes jubilaires et après tous les autres que pour leur servir de digne couronnement. En tout cas, il a le mérite incontestable de l'à-propos. Au moment où tous les amis des lettres slaves apportaient sur l'autel des apôtres-frères le tribut de leur vénération, il convenait que les coryphés de l'hagiographie ne fussent pas de simples spectateurs, oisifs ou indifférents. Il convenait, qu'à côté du beau temple matériel, que le zèle et la piété ont érigé en l'honneur de saint Cyrille et de saint Méthode, à Prague — il fût élevé aussi un monument littéraire, destiné à perpétuer le souvenir de leur apostolat, non pas dans les limites étroites d'une ville, mais dans l'immense étendue du monde entier ; et que ce travail monumental nous fût donné par les habiles éditeurs des *Acta Sanctorum*, de cette collection trop vaste pour exclure une nationalité quelconque, trop universelle pour ne pas être à l'abri des prédilections pour telle nation plutôt que pour telle autre, trop célèbre pour ne pas inspirer de la confiance envers les productions scientifiques revêtues de sa sanction et admises dans son sein. Un ménologe slave, complet, fait avec critique et d'après les données de la science moderne, était, d'ailleurs, désiré depuis longtemps. Nous les félicitons d'avoir trouvé dans le P. Martinof l'homme qui leur convenait pour accomplir ce vœu qui a été aussi le nôtre ; et nous remercions, au nom de tous les Slaves, l'auteur de l'*Année ecclésiastique* de ne pas avoir décliné une tâche si difficile. En cédant aux instances légitimes des bollandistes, le P. Martinof a rendu un

double service à la science et à la religion tout ensemble : il a comblé une lacune importante de l'hagiographie et il a ajouté un des plus beaux fleurons à la couronne de saint Cyrille et de saint Méthode.

Telle est l'origine de l'*Annus græco-slavicus*, objet de cette étude, et la raison pour laquelle ce beau travail porte au frontispice les noms glorieux de ces deux apôtres et la date mémorable de 1863. Tel est aussi le lien qui le rattache au tome XI d'octobre des *Acta Sanctorum* plutôt qu'à un autre.

Pour mieux saisir le caractère général de l'ouvrage et l'idée mère qui y domine, nous devons arrêter, quelques instants, nos regards sur les deux illustres figures de saint Cyrille et de saint Méthode. En essayant de montrer au lecteur la grande et belle *idée*, qui a été le but unique de leur apostolat et le motif suprême de leurs efforts, au culte de laquelle ils ont voué leur existence tout entière, dont la réalisation, bien que momentanée, a immortalisé leurs noms et que de brillantes destinées attendent encore, on se transportera avec nous, par la pensée, au neuvième siècle, époque qu'ils ont illustrée par leur passage.

Lorsque Cyrille et Méthode, son frère, tous deux originaires de Thessalonique, ville moitié grecque, moitié slave, parurent sur la scène de l'histoire, il y avait, des deux côtés du Danube, trois grands royaumes slaves, alors très-puissants et arrivés à l'apogée de leur développement politique. C'étaient les empires morave, bulgare et dalmate ; le second n'avait pas encore goûté le bienfait du christianisme et le premier ne le connaissait que très-imparfaitement. Bientôt ils devinrent le théâtre de l'apostolat de ces deux frères, qui, en embrassant l'état religieux, dans l'ordre de saint Basile (le seul qui existe dans l'Église grecque) ont renoncé à une brillante carrière qu'ils auraient pu fournir dans le monde ; car ils étaient issus de parents nobles et l'un d'eux, Constantin ou Cyrille, a été même admis à la cour de Byzance. Toutefois, la contrée privilégiée de leur activité apostolique fut la Moravie, qui formait alors un royaume puissant et vaste. Outre le pays connu de nos jours sous ce nom, elle embrassait la Pannonie inférieure, une partie de la Silésie et de la Pologne, avoisinant l'empire bulgare d'une part, et la Bohême de l'autre. C'est là que Dieu les destinait à faire des choses divines et voici à quelle occasion.

Ils venaient d'accomplir une lointaine et difficile mission chez les Khazares, dont le chef avait demandé à l'empereur grec Michel des hommes versés et instruits dans la parole de Dieu. Pendant leur séjour à Kherson, dans la Crimée actuelle, ils eurent le bonheur de découvrir le corps de saint Clément, pape et martyr ; qui y avait été

exilé par ordre de l'empereur Trajan et jeté, une ancre au cou, dans la mer. La nouvelle du succès de cette mission parvint à la cour de Rostislas, prince de Moravie, qui s'empressa de les inviter à venir évangéliser aussi son pays. La Moravie faisait déjà partie de la famille chrétienne et avait des prêtres; mais ces prêtres, n'étant pas du pays, travaillaient à y propager et à établir l'influence germanique, dont ils étaient les représentants. C'est là précisément ce que ne voulait pas Rostislas, à qui il tardait d'affranchir ses États de la domination allemande au point de vue religieux d'abord, afin d'arriver plus sûrement par là à l'affranchissement politique. La mission, qu'il allait confier à Cyrille et à Méthode, avait ainsi, à ses yeux, une haute portée politique.

En se rendant en Moravie, les deux missionnaires profitèrent de l'occasion pour visiter la Bulgarie, qui se trouvait sur leur chemin, et y laissèrent des traces profondes de leur passage, surtout à la cour du roi Boris, qu'ils décidèrent à embrasser le christianisme.

Quoi qu'il en soit de la part qui leur revient dans la conversion des Bulgares, le résultat qu'ils obtinrent en Moravie fut immense. Le peuple s'attachait à leurs pas, et abandonnait le clergé germanique dont il avait pourtant reçu les prémices de la foi. La raison de cette préférence est facile à concevoir. Les nouveaux missionnaires annonçaient l'Évangile dans la langue slavonne, que les Moraves d'alors comprenaient aussi bien que les Bulgares et les Serbes. Il y a plus : outre le trésor de la foi, saint Cyrille et saint Méthode leur apportèrent celui des lettres, munis qu'ils étaient des livres liturgiques traduits du grec en slavons, et écrits avec des caractères slavons jusqu'alors inconnus aux peuples slaves. Avec des armes pareilles, la conquête était assurée. Voilà pourquoi l'année 863, époque de leur arrivée en Moravie, est gravée dans les fastes des nations slaves en traits indélébiles.

Mais c'est là aussi qu'il faut chercher le motif des hostilités auxquelles les deux apôtres se virent bientôt en butte de la part du clergé allemand, jaloux de leurs pacifiques triomphes, plus jaloux encore de ses propres droits qu'il croyait être par là profondément atteints. Cyrille et Méthode appartenaient à l'Église catholique, mais ils suivaient le rite grec, tel qu'il était en usage alors à Thessalonique, à Constantinople et dans toute l'étendue de l'Église grecque. Ils chantaient donc à la messe le symbole, sans ajouter le mot *Filioque*; — on les accusa de schisme, on les dénonça à Rome comme propagateurs de l'hérésie de Photius (qui prétendait que le Saint-Esprit procède seulement du Père), malgré que cette omission fût pleinement justifiée par l'exemple de l'Église de Rome. Mandés à Rome pour rendre compte de leur doctrine, ils y furent reçus avec honneur, tant à

cause de la renommée qui les avait précédés, qu'à cause des reliques de saint Clément dont ils étaient porteurs. Leur orthodoxie fut réhabilitée et proclamée en plein concile ; l'usage de la langue slavonne dans le culte divin demeura approuvé — privilège jusqu'alors inouï dans les fastes de l'Église ; eux-mêmes, enfin, furent élevés à la dignité épiscopale et mis à la tête de l'Église morave, que le pape (c'était Adrien II) érigea, à cette occasion, en archevêché, et plaça sous la dépendance immédiate du saint-siège. Ainsi naquit, sous les auspices des souverains pontifes, l'Église catholique du rite slave — œuvre immortelle de saint Cyrille et de saint Méthode, témoignage éloquent de l'esprit libéral qui a toujours animé le saint-siège à l'égard des Églises orientales, et dont le chef actuel du catholicisme a donné des preuves si éclatantes.

IV

Nous n'essayerons pas de raconter ici les destinées de cette Église naissante, ni les luttes qu'elle a eu à soutenir contre le clergé germanique, et dans lesquelles elle a fini par succomber pour les recommencer ailleurs. Ce récit nous entraînerait au delà des limites qui nous sont prescrites, et d'ailleurs le P. Martinof, à qui nous avons emprunté ces données¹, ne tardera pas à dédommager amplement la curiosité des lecteurs français, puisqu'il nous a promis une histoire détaillée des deux saints qui nous occupent en ce moment, ainsi que de bien d'autres qui leur ont succédé. Il nous suffira de dire que saint Méthode survécut à son frère, décédé le 14 février de l'an 869, à Rome même, lors de son premier voyage ; que de retour en Moravie, il se voua tout entier à l'organisation de sa nouvelle Église, dont le siège principal fut établi à Vélégrad, près d'Olmütz ; qu'il eut à lutter contre mille difficultés, sans cesse renaissantes, que lui suscitaient les mêmes adversaires du slavisme ; qu'enfin, après un pontificat des plus orageux, pendant lequel il avait souffert la prison et les fers, il alla recevoir la récompense de dix-sept années de labeurs apostoliques, le 6 avril de l'an 885. Ses dépouilles mortelles furent déposées dans l'église cathédrale de Vélégrad, que les Slaves ont surnommé leur Béthléem, et qui est aujourd'hui un lieu de pèlerinage des plus fré-

¹ Voir dans l'*Annus ecclesiasticus* les notices biographiques sur saint Cyrille et saint Méthode au 14 février, 6 avril et surtout au 5 juillet, auquel Pie IX vient de fixer leur fête.

quentés. Celles de son frère, Cyrille, reposent encore dans la basilique de Saint-Clément à Rome, en attendant que les résultats des fouilles qu'on y poursuit sous la direction intelligente d'un des plus grands archéologues de nos jours, M. le chevalier de Rossi, les rendent à l'Église morave, comme saint Cyrille avait autrefois rendu à l'Église de Rome le corps de saint Clément.

L'Église morave ne tarda pas à descendre dans la tombe. Elle ne pouvait subsister qu'à condition d'avoir pour successeur de Méthode quelqu'un de ses disciples ; et ce successeur fut désigné par le saint fondateur lui-même, qui prévoyait le danger. Mais le clergé germanique n'attendait que ce moment pour frapper le dernier coup et détruire l'œuvre commencée par saint Méthode. Il suscita contre Gorazde, son digne successeur, une tempête si violente, que celui-ci fut obligé de céder à la force et de prendre, avec tous les adeptes du rite slave, le chemin de l'exil. Au delà du Danube, ils se séparèrent en deux bandes : les uns allèrent à Belgrad, d'autres se dirigèrent vers la Bulgarie, et c'est ainsi que l'Église gréco-slave, expulsée de la Moravie, jeta ses fondements parmi les Illyriens et les Bulgares d'abord, ensuite chez les Valaques et les Russes, où elle n'a jamais cessé d'exister depuis, bien qu'elle n'ait pas conservé dans toute sa pureté primitive le précieux dépôt de la foi que lui avaient léguée ses saints fondateurs.

Quant à l'Église morave, elle eut le triste sort du royaume lui-même. Ce royaume, naguère encore si puissant, périt quelque temps après la mort de saint Méthode, victime des guerres intestines et d'un ennemi barbare. Châteaux, villes, forteresses n'offraient plus que des monceaux de ruines ; les églises furent détruites, les prêtres mis à mort ou chassés, les habitants dispersés. Le neuvième siècle était à peine terminé que l'empire morave tomba sous les coups des Madjars, entraînant avec lui dans sa chute l'Église qu'y avaient fondée saint Cyrille et saint Méthode.

Ces quelques détails peuvent faire voir l'idée qui a constamment guidé nos deux apôtres et dont les douces clartés n'ont jamais été entièrement obscurcies par les ténèbres de l'erreur et de la discorde. Cette idée est fondée sur trois principes que voici : union de foi avec le centre du christianisme, usage du rit grec et de la langue slavonne. Elle a traversé dix siècles d'épreuves ; elle ne périra pas. Il faut avouer cependant que l'histoire ultérieure du développement de cette idée offre peu de pages consolantes et que l'état actuel des églises slaves est bien différent de celui qu'on aurait vu sans doute, si cette grande et belle idée avait été couronnée d'un plein succès, si elle avait pu suivre les lois d'un épanouissement naturel et libre. En effet, que voyons-nous dans le monde gréco-slave de nos jours ?

L'Église bulgare gémit sous le joug de l'islamisme autant que sous la domination intéressée du clergé *phanariote* (elle ne l'appelle pas autrement), auquel elle ne pardonne pas d'avoir presque anéanti son rit slave, et, avec le culte national, son autonomie.

L'Église serbe s'est affranchie, il est vrai, de l'un et l'autre joug ; mais qu'elle est loin encore de la voie dans laquelle avaient marché saint Sabba et saint Siméon, ses fondateurs et ses apôtres !

Et que dire de ce colosse aux pieds d'argile, qui se vante d'avoir lui seul conservé intact le dépôt de la foi, lui qui n'a plus ni son ancienne constitution hiérarchique, ni son indépendance, lui qui a perdu sa fécondité, et son influence ? Personne n'ignore aujourd'hui l'existence, dans l'Église russe, des millions de sectaires, que de longues et cruelles persécutions n'ont fait que confirmer dans leurs convictions religieuses, dont le nombre augmente tous les ans, et qui, à l'heure qu'il est, forment à côté de l'Église officielle, objet de leurs haines, une autre Église, ayant son sacerdoce, son épiscopat, sa hiérarchie et comptant sur les sympathies du peuple. Affligeant contraste d'une grandeur apparente avec l'impuissance intime et d'une uniformité trompeuse avec les éléments les plus divers de dissolution intérieure !

Est-ce là un spectacle fait pour reposer les regards d'un observateur sérieux et impartial ? Dans toutes ces Églises séparées du centre de l'unité, détachées les unes des autres et livrées aux déchirements intestins reconnaîtrait-il l'œuvre de saint Cyrille et de saint Méthode ?

Une seule portion de l'Église gréco-slave est restée fidèle à l'idée personnifiée dans ces deux noms, c'est l'Église ruthénienne, dont les membres épars se tiennent unis par la communauté du lien qui les rattache au siège de Rome. Malgré cet état de démembrement, malgré la pression qu'exerce sur elle le schisme, son redoutable voisin et en partie son maître ; malgré les pertes récentes que celui-ci lui a fait essuyer dans les anciennes provinces de la Pologne, en Lithuanie, en Volhynie et en Podolie, cette Église, si cruellement éprouvée, a la prérogative unique de représenter, dans sa plénitude, l'idée de l'Église catholique gréco-slave, telle que l'avaient conçue, il y a mille ans, les immortels apôtres de la Moravie.

Il y eut un temps où toutes ces Églises, bulgare, serbe, russe, étaient prospères et puissantes, pleines de vie et de force ; où elles donnaient au ciel de nombreux citoyens, fruits d'une glorieuse fécondité. Et c'est ce nombreux et imposant cortège de saints de toute tribu, de tout âge, comme de toute condition, venant à la suite de saint Cyrille et de saint Méthode, leurs illustres chefs, que nous voyons passer devant nous dans les pages de l'*Annus ecclesiasticus*. Dans cette multitude de saints d'origine slave ou grecque, il y en a sans doute

dont l'orthodoxie n'est rien moins que douteuse et dont le culte n'est point reconnu par l'Église romaine. Nous pourrions nommer tel personnage que les Slaves vénèrent comme saint et auquel la critique la plus bienveillante refuserait le brevet de sainteté, comme, par exemple, ces néo-martyrs de l'Église grecque moderne. Mais cela nous conduirait sur un terrain qui nous est interdit, et que les hagiographes belges eux-mêmes, ainsi que le P. Martinof, ont respecté. Laisant donc de côté la question délicate d'orthodoxie, que réveillent presque toutes les pages de l'*Annus græco-slavicus*, nous préférons, avec l'auteur, renvoyer les lecteurs aux sources où ils la trouveront discutée plus au long, et particulièrement à la dissertation du P. Stilling, bollandiste, insérée au tome II de septembre, des *Acta Sanctorum* sous le titre *De conversione Russorum ad fidem christianam*.

Une chose est certaine pour nous, c'est que les origines des Églises slaves ont été parfaitement catholiques, et que les saints qui les ont illustrées depuis le neuvième jusqu'au douzième siècle, méritent toute notre vénération. Ainsi la Bulgarie se glorifie à juste titre d'un saint Hilarion, évêque de Moglène, d'une sainte Parascève, vierge, d'un saint Jean de Ryltzk, abbé et fondateur du couvent du même nom; d'un saint Vladimir et d'un saint Baïan, tous deux princes et martyrs. La Russie a ses Olga, ses Vladimir, ses Boris et Gleb, ses Théodose, ses Antoine; la Lithuanie compte au nombre de ses patrons, sainte Euphrosyne, sainte Parascève, princesses et abesses du couvent de Saint-Sauveur à Polotzk, et surtout le B. Josaphat, archevêque de la même ville, martyrisé par des fanatiques. Enfin, saint Sabba avec Siméon, son père, ce vieillard vénérable qui a échangé l'éclat de la couronne contre la bure monacale, sera toujours une des plus pures gloires de l'Église serbe, dont il a été le premier archevêque et le fondateur. Aucun de ces noms, si populaires dans le pays, ne figure dans le calendrier romain, par la raison qu'ils ont été jusqu'à présent inconnus aux hagiographes occidentaux. Aujourd'hui, grâce aux révélations érudites du P. Martinof, cette raison n'existe plus, et nous ne serions pas étonné qu'ils n'y obtiennent une place, à l'exemple de tant d'autres Saints grecs qui y furent admis par le cardinal Baronius, sur la foi du Ménologe que venait de publier Sirlet et qu'on ne saurait comparer à l'*Annus græco slavicus*.

Certains auteurs russes ont, sur les origines du christianisme dans leur pays, ce fait capital de leur histoire religieuse, une théorie qui leur est particulière et qu'ils essayent de faire prévaloir. Ils prétendent que leur Église, c'est-à-dire l'Église de Kief, n'a jamais été unie à Rome, ni médiatement, ni immédiatement, et que, par conséquent, les saints auxquels elle a donné le jour ne sauraient être revendiqués par les Romains. C'est tout naturel. Nous avons vu ailleurs

comment ils annexent à leur Église synodale les saints de la Géorgie, et nous comprenons qu'il ne leur coûte pas beaucoup d'appliquer le même système à une autre partie de l'empire, et surtout dans les anciennes provinces de la Pologne, d'autant que nulle part en Russie l'élément catholique n'a été plus vital, ni plus développé que là, à Kief, son siège principal comme aussi son berceau. Déjà, animés d'un zèle plus ardent qu'éclairé, ils ont fondé à Polotzk, en Lithuanie, sous les auspices de sainte Euphrosyne, une œuvre dont le but avoué est de favoriser l'extension du culte dominant. Cependant la sainte patronne de l'œuvre, princesse de Polotzk et abbesse, a été fille soumise de l'Église catholique, et les Ruthènes unis l'ont, de tout temps vénérée comme telle. Qui sait si un jour on n'établira pas une œuvre semblable à Vitebsk et qu'on ne la placera pas sous l'invocation du bienheureux Josaphat, que quelques habitants de cette ville ont, il y a deux siècles, mis à mort en haine de l'unité catholique? Un zèle aveugle de quoi n'est-il pas capable? Et à quoi ne doit-on pas s'attendre de la part de gens qui avancent, et cela de la manière la plus sérieuse du monde, que saint Cyrille et saint Méthode ont toujours professé la soi-disant *orthodoxie orientale*, et que celui-ci est mort sous le coup de l'excommunication qu'aurait lancée contre lui le souverain pontife!

Cette étrange manière de présenter les faits les plus connus de l'histoire, tient, en partie, à un préjugé très-répandu parmi les Russes et dont les esprits, même des plus éclairés, d'ailleurs, subissent l'empire. Il consiste à confondre le rit avec le dogme, l'accessoire avec l'essentiel, la forme avec ce qui fait le fonds de la religion. De là la vétilité de voir le *culte orthodoxe* partout où l'on trouve le *rit* gréco-slave, et la difficulté de concevoir qu'un catholique puisse être en même temps du rit slave, ou qu'un Ruthène-uni puisse être sincèrement attaché à la chaire de Pierre. Les Saints dont nous venons de parler en sont la preuve : ils ont suivi le *rit* gréco-slave, cela suffit pour qu'on les déclare membres de l'Église non unie, mais qui a le même rit et la même langue liturgique. Le livre du P. Martinof a abondamment de quoi désabuser ceux de ses compatriotes qui partageraient ces naïfs préjugés.

Il y a une autre vérité historique qui ressort de son ouvrage avec la dernière évidence ; c'est la nature et le caractère du rit slave introduit par Cyrille et Méthode. Les peuples slaves, on le sait, ont deux liturgies, la grecque et la romaine. Quelques-uns ont adopté l'alphabet latin avec la liturgie latine ; d'autres emploient un alphabet particulier, quel que soit d'ailleurs le rit auquel il appartient. Le *rit gréco-slave* est répandu en Serbie, en Russie, en Galicie, et dans plusieurs contrées de l'Autriche et de la Turquie européenne. Le rit

latino-slave, qui n'est autre que le rit romain, avec cette différence que la langue slave y est substituée à la langue latine, est renfermé dans les étroites limites de la Dalmatie. Ajoutons que la langue liturgique des deux Églises est la même; toute la différence est dans la forme des lettres. Ainsi les Églises gréco-slaves se servent de l'alphabet *cyrillique*, tandis que les Églises latino-slaves ont à leur usage l'écriture *glagolitique* ou *glagolitza*, connue aussi sous le nom de *hiéronymienne*¹.

Or, il résulte de l'ensemble de *l'Annus græco-slavicus* que Cyrille et Méthode n'ont pu être auteurs que de la liturgie *gréco-slave*. Prétendre le contraire, leur attribuer la liturgie latino-slave, comme l'a fait dans son temps Assemani et comme, à son exemple, font quelques auteurs de nos jours, c'est ne tenir compte ni de l'opinion communément reçue, ni des monuments vénérables du l'antique liturgie gréco-slave, tels que l'évangélaire glagolitique du Vatican ou les *Fragments glagolitiques* que M. Hœfler a découvert, il y a quelques années, à Prague, et qui ont été commentés par Schaffarik; ni du fait même de l'existence dix fois séculaire du rit gréco-slave en Bulgarie, en Serbie et en Russie; fait qui serait d'autant plus inexplicable qu'il est plus solennel et qu'il offre un caractère frappant d'universalité et de durée. Cette opinion n'a, d'ailleurs, de partisans que parmi des érudits allemands, devant la science desquels nous nous inclinons profondément, tout en nous permettant de signaler en elle le défaut de ce qu'on pourrait appeler le sentiment des choses slaves. Au reste, après le travail du P. Martinof, toute discussion, sur ce sujet, serait oiseuse, tellement l'origine grecque de la liturgie slave y est manifeste, tellement la liaison qui existe entre ces deux liturgies apparaît, à chaque page du livre, intime, constante, indissoluble.

De là vient, sans doute, que l'auteur ne se contente pas de donner seulement les sources slaves, et qu'il nous ramène sans cesse aux origines grecques, en nous faisant ainsi assister à la genèse de celles-là, et en répandant, sur les destinées ultérieures de la liturgie slave, en général, de nouvelles et abondantes lumières. Sans ce parallélisme, le livre du P. Martinof n'aurait été fait qu'à moitié et l'auteur aurait manqué son but, en même temps qu'il aurait trompé l'attente du lecteur.

De là vient encore que, dans toute cette multitude de saints personnages dont il est fait mention dans son Martyrologe, nous n'en

¹ Le nom de saint Jérôme lui est resté, ce semble, à cause de la ressemblance qu'offrent les rédactions glagolitiques de la bible avec la Vulgate. Telle est au moins l'explication qu'en donne, d'après Schaffarik, le P. Martinof, dans ses *Manuscripts slaves*, p. 14. à qui nous avons emprunté ces notions générales sur les rites slaves.

trouvons guère qui fussent du rit latin; même les noms de Casimir, de Stanislas, d'Adalbert, si chers au cœur polonais et si populaires, n'y sont pas mentionnés. Que si deux exceptions sont faites en faveur de saint Venceslas roi de Bohême, et de sainte Ludmilla, son aïeule, c'est uniquement parce que leurs légendes ont passé dans les anciens ménologes slaves, ce qui aurait fait supposer qu'ils avaient suivi le rit gréco-slave; supposition que les récentes découvertes de la science liturgique en Bohême¹ permettent de regarder comme n'étant pas tout à fait gratuite. — L'absence des saints du rit latin dans un ouvrage spécialement consacré à l'hagiographie grecque, comme l'est celui du P. Martinof, n'a donc rien qui doive nous étonner. On pourrait plutôt être surpris du rôle insignifiant qu'y joue la femme chrétienne. Cette remarque mérite quelques instants d'attention.

Si l'on compare, en effet, le nombre de saintes mentionnées dans l'*Annus græco-slavicus*, à celui des hommes couronnés de l'auréole de sainteté, on le trouvera excessivement restreint. Ainsi l'Église bulgare n'a produit qu'un seul type de cette espèce, la vierge Parascève²; la Russie n'a que sa célèbre princesse Olga, cette autre Clotilde³; la Lithuanie a donné au ciel sainte Euphrosyne⁴ et sainte Parascève⁵; enfin la Serbie compte parmi les gloires de son Église la princesse Angéline⁶. Si vous ajoutez la figure si intéressante de la vierge martyre de Court d'Ardjich, sainte Philothée⁷, mise à mort par son propre père, et quelques autres encore, qu'on vénère dans certaines localités de la Russie, vous aurez réuni à peu près tous les modèles de la perfection chrétienne que fournit cette moitié de la société slave.

Et encore ne faut-il pas perdre de vue une particularité qui a aussi sa signification, à savoir que presque tous ces types descendent des sommités de la société, que ce sont ou des souveraines ou des princesses, c'est-à-dire des personnes que l'éclat de leur naissance mettait déjà en évidence, dont les noms seraient inscrits dans les annales du pays, lors même que leur vie n'eût pas été marquée au coin de la sainteté, et qui, sans le prestige inséparable de la naissance illustre, auraient partagé le sort de tant d'autres personnes de leur sexe, dont les vertus n'étaient, peut-être, ni moins solides, ni moins grandes, mais que l'obscurité de leur extraction ne pouvait pas préser-

¹ *Reliquiæ slavici cultus divini in Bohemia*. Ed. Hanka, Prag., 1859.

² Au 15 oct., p. 246.

³ Au 15 juil., p. 175.

⁴ Au 25 mai, p. 258.

⁵ Au 28 oct., p. 263.

⁶ Au 50 juil., p. 190.

⁷ Au 7 déc., p. 501.

ver de cette espèce de mort qu'on appelle l'oubli. — Cela est vrai, en particulier, des saintes qu'on vénère en Russie. Ainsi, Olga gouvernait le pays en souveraine, et était, de plus, la première parmi les têtes couronnées en Russie, qui embrassa le christianisme, circonstance qui, dans ces temps-là, aurait suffi, à elle seule, pour lui faire décerner les honneurs d'un culte. Sainte Euphrosyne et sainte Parascève, ces deux astres de l'Église lithuanienne, étaient aussi princesses ; la première descendait même en ligne directe de saint Vladimir, grand-duc de Kief et petit-fils d'Olga. On peut en dire autant des autres, une seule excepté, Julienne Lazarewska, dont la vie est racontée au 2 janvier, et qui n'était pas du rang princier.

Toutefois, sans être princesse, Julienne occupait dans la société une place assez distinguée elle appartenait à cette classe nombreuse de personnes dont se composait ce qu'on pourrait appeler la petite aristocratie. Son mari portait, au dire du biographe qui était son propre fils, le titre de *boïarin*, seigneur, et elle avait à son service bon nombre de serfs, sorte d'esclaves dont la caste s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et dont la chaîne pesante vient enfin d'être brisée à jamais. Si l'on ajoute que Julienne ne jouit que d'un culte très-incomplet et qui ne dépasse guère les limites étroites de la localité qu'elle avait édifiée par l'exemple de ses vertus et particulièrement par sa grande charité envers les pauvres et les malheureux ; — l'observation générale qui a été faite plus haut ne perd rien de sa justesse, et il reste établi que le monde gréco-slave n'a pas produit un seul type religieux où l'héroïsme de la vertu chrétienne fût allié à l'obscurité de l'extraction et à la faiblesse du sexe ; pas un qui pût servir de pendant à nos Zite, et à nos Geneviève.

V

On comprend que nous ne pouvons pas trop multiplier ici les développements que suggère en abondance l'ouvrage du P. Martinof, et qui seraient aussi instructifs que curieux. Il y en a un cependant qu'il nous est impossible de passer sous silence, sans rendre cet aperçu général incomplet et aussi sans encourir les reproches du public artistique. Il s'agit de l'album en douze planches par lequel se termine le volume, et qui va clore aussi cette analyse déjà trop prolongée. Nous l'avons dit, cet album est une reproduction adéquate des

Éphémérides que Papebroch avait insérées autrefois dans les *Acta Sanctorum*, au tome I^{er} du mois de mai. Les archéologues applaudiront à l'heureuse idée qu'a eue le P. Martinof d'ajouter à son ouvrage ce monument d'iconographie, si intéressant à plusieurs égards, et ils pourront y étudier, à leur aise, des types byzantins, modifiés par l'influence d'un milieu quelque peu hétérogène, et les comparer avec des types analogues de l'art occidental. Qu'ils ne s'attendent pas toutefois à se voir en face de chefs-d'œuvre; les *Éphémérides* de Papebroch pèchent avant tout par défaut d'unité de style; et il ne faut pas être bien versé dans la théorie pour découvrir la différence qu'il y a entre telle et telle planche du calendrier, au point de vue artistique. Si les unes se distinguent par la régularité des formes, la beauté même des types, d'autres laissent, sous ce rapport, beaucoup à désirer. De même, les paléographes s'abuseraient en pensant qu'ils trouveront quelques données intéressantes dans les nombreuses inscriptions dont chacune des douze planches est garnie, à chaque jour du mois. Peut-être, en examinant de près ces inscriptions, souvent grossièrement altérées, et parfois inintelligibles, seront-ils tentés de faire au savant auteur le reproche de ne pas avoir fait disparaître ces fautes qui déparent les dessins, et agacent le lecteur. Quant à nous, nous ne saurions partager ce jugement sévère et nous comprenons très-bien que le P. Martinof ait préféré nous donner le monument de l'iconographie russe dans sa forme autochtone, sans y apporter les moindres modifications.

En le plaçant à la suite de son *Année gréco-slave*, l'auteur avait en vue les hagiographes plutôt que les archéologues ou les slavistes. Il voulait leur offrir une autre *Année gréco-slave*, qui fût comme un résumé de la première, mais un résumé figuré, en images, et comme un choix de portraits, extraits de cette immense galerie qu'ils venaient de parcourir et où ils ont pu les considérer sous une forme moins matérielle. D'ailleurs, le P. Martinof a donné une traduction littérale de toutes les inscriptions, aussi exacte et aussi complète qu'on peut le désirer, laissant aux esprits désœuvrés la tâche facile de rechercher les fautes de grammaire ou d'orthographe. Mais il y a un autre point de vue qu'il ne faut pas oublier.

Les calendriers imagés sont, comme les simples synaxaires, une des sources de l'hagiographie, et ne manquent pas d'avoir leur importance; surtout quand, outre les types des images, ils contiennent encore des textes explicatifs où sont énumérés les divers attributs de chaque saint et les règles que le peintre doit observer en retraçant son portrait. Cette espèce de *guides* jouit d'une estime toute particulière et sert de complément aux ménologes, ou, comme on les appelle en Russie, bien à tort, aux *prologues*, avec lesquels ils ont une

relation intime. Ce qui en fait la valeur, c'est avant tout leur caractère éminemment *traditionnel*, l'iconographie russe ayant horreur du nouveau et observant scrupuleusement toutes les prescriptions léguées par les ancêtres et consacrées par l'usage. Les moindres déviations de la *règle*, étaient considérées autrefois comme autant de tendances vers l'hérésie et réprimées sévèrement. Grâce à ce culte de l'antiquité, les productions de l'iconographie gréco-slave, relativement assez modernes, ont un aspect archaïque qui trompe l'œil accoutumé aux productions analogues de l'art occidental. Ce n'est pas exagérer que de dire, que, sous ce rapport, l'iconographie slave du seizième et dix-septième siècles correspond au douzième et treizième de l'iconographie occidentale. De là la nécessité de tenir compte de cette différence capitale entre l'une et l'autre, sous peine de tomber dans l'illusion et de commettre des erreurs assez graves, sinon tout à fait divertissantes.

C'est ce qui est arrivé au savant éditeur du calendrier connu sous le nom de *Tabulæ Capponianæ*. Assemani, ayant vu ce calendrier célèbre, vrai ménologe en peinture, en demeura émerveillé : la vivacité des couleurs, la régularité des formes, la finesse de l'exécution, l'air d'antiquité, le goût exquis, tout le ravissait, au point qu'il n'hésita pas à proclamer ce diptyque slave bien supérieur, à tous égards, aux *Éphémérides* de Papebroch et à lui assigner le douzième siècle comme l'époque probable de son origine. Le public se laissa gagner par le prestige d'une érudition déjà illustre, et Joseph Dobrowski lui-même entra dans les vues d'Assemani, tout en mettant, avec sa sagacité ordinaire, quelques restrictions touchant l'âge du diptyque capponien qu'il faisait dater de 1300 environ, et des solitudes du mont Athos¹. D'autres savants furent moins difficiles que le patriarche de la philologie slave : Falconius balançait entre le douzième et le onzième siècle²; et Kulczynski alla (chose inconcevable pour un Ruthénien) encore plus loin, puisqu'il assignait audit calendrier l'époque chrétienne du règne de saint Vladimir, époque qui embrasse les quinze premières années du onzième siècle et la fin du dixième à partir de 988, année où ce prince avait adopté publiquement le christianisme³.

Il n'en est rien pourtant, et il a suffi au P. Martinof de souffler sur toute cette savante utopie, pour qu'il n'en restât trace. On sera bien aise peut-être d'apprendre comment il est parvenu à rétablir la vérité historique. Le calendrier imagé de Capponi est l'œuvre collec-

¹ *Instit. linguæ slav.*, pag. 3.

² *Fasti SS. Ecclesiæ græco-ruthenicæ*, pag. 169.

³ *Kalendar. eccles. universæ*, t. I, p. 6.

tive de plusieurs peintres qui s'étaient partagé la besogne. Ainsi les mois de septembre, d'octobre et de novembre, les premiers de l'année grecque, ont été illustrés par un certain Serge Vasilief; mars, avril et mai portent le nom d'André Ilyine, et les trois derniers mois celui de Nicélas Ivanof; décembre, janvier et février n'en ont point, peut-être parce qu'ils ont été peints par le même André Ilyine, qui a illustré les trois mois suivants.

Or, le P. Martinof nous montre, les pièces officielles en main, que ces trois peintres vivaient non pas au douzième ou au treizième siècle, mais bien au dix-septième, non au mont Athos, mais en Russie. Nous apprenons de la sorte que Serge Vasilief était originaire de Kostroma, et qu'il comptait parmi les peintres les plus habiles de cette province. Grâce à cette réputation, il venait souvent dans la capitale pour y prêter le secours de son pinceau aux peintres du tzar, et on a de lui plusieurs œuvres d'art, parmi lesquelles se font remarquer surtout les fresques représentant la légende de deux saints patrons de Moscou, saint Alexis et saint Pierre, ainsi que celle de *Notre-Dame de la Source vivifiante*. Son nom de famille était Rojkof. Le second, André, fils d'Élie, est mentionné en qualité de peintre du tzar, dans les actes du temps, à l'année 1688. Le troisième, Nikita Ivanof, était, comme les deux précédents, contemporain d'Ouchakof, le plus célèbre iconographe russe du dix-septième siècle, et qu'on pourrait considérer presque comme un chef d'école. Un acte officiel de ces temps nous apprend que Nikita, ayant été examiné par ce maître, fut trouvé fort habile dans l'art de peindre (*artis pictoriæ magister bonus*) et obtint un certificat constatant son talent et le succès de l'examen qu'on lui avait fait subir.

De tous ces faits, il résulte de la manière la plus patente : premièrement, que les *Tabulæ Capponianæ* datent de la deuxième moitié du dix-septième siècle, bien qu'on ne puisse préciser l'année même de leur confection, — le P. Martinof les place entre les années 1660 et 1670; — secondement, qu'elles sont postérieures aux *Éphémérides* de Papebroch, dont la date est de 1628. L'auteur nous révèle aussi le nom de celui qui a fait ces dernières, et qui ne serait autre que Pambo Berynda, personnage assez connu dans les annales de la littérature russe. Il était moine et dirigea longtemps l'imprimerie de Kief, d'où sont sorties les *Éphémérides* en question. On trouve, en effet, son nom, ainsi que ses titres, inscrits au 13 janvier, jour où l'on fait la mémoire de saint Hermyle et des martyrs de Kaithu. L'inscription commence au haut du côté droit de l'image, pour finir à l'extrémité gauche du côté inférieur, et elle est conçue en ces termes : *Pambo izé i Pavel Berynda, iéroschimonach protosingel iérosolimski*, ce que le P. Martinof traduit ainsi : *Pambo qui et Paulus Berynda, hiero-*

schimonachus, protosyncellus hierosolymitanus. Est-il nécessaire, après cela, de dire que les preuves dont Assemani avait essayé d'appuyer sa théorie sur l'antiquité du diptyque capponien n'ont rien de sérieux? Ceux qui voudraient pourtant s'en convaincre par eux-mêmes, n'ont qu'à parcourir les pages pleines d'intérêt que le P. Martinof a consacrées à l'examen de cette question dans ses *Prolégomènes* (p. 10, n° 47 et suivants).

A ces données si peu connues sur l'iconographie slave, nous aurions pu en ajouter bien d'autres ayant trait au même objet et dont l'*Annus græco-slavicus* est parsemé. Peut-être, le savant auteur eût-il mieux fait, dans le double intérêt de la science et du lecteur, de réunir tous ces traits en un seul tableau et de l'ajouter à la fin du volume, en guise d'appendice, pour servir de texte explicatif au curieux album qui clôt son livre?

Mais on comprend que, dans un travail de ce genre, des imperfections, des lacunes, des inexactitudes mêmes sont inévitables, et le modeste religieux l'avoue le premier. Il nous permettra donc d'user de notre droit de critique, et de lui offrir quelques épis que nous avons glanés dans le vaste champ moissonné par ses mains expérimentées. En lui soumettant nos observations, nous suivrons l'ordre qu'il a adopté dans son livre.

Avant tout, nous relèverons dans le *Monitum hagiographorum*, bien que ce morceau ne soit pas de lui, une inadvertance qui lui a fait confondre l'*Europe orientale*, théâtre principal des migrations des peuples au moyen âge, avec l'*Europe occidentale* (p. 5, n° 14). Dans les *Prolégomènes*, les lecteurs initiés à la connaissance des langues slaves, rencontreront plus d'une fois des fautes d'impression dans les mots étrangers en général, et surtout dans les noms propres. On dirait, à les voir plus fréquentes ici que dans le reste du volume, que ces pages n'ont pas subi le dernier contrôle du P. Martinof en personne.

La liste des auteurs, placée à la suite des *Prolégomènes*, est assez bien fournie, sans doute; mais elle n'est pas complète, et ne pouvait guère l'être, vu la nature même du travail. Des théologiens bibliographes y trouveront quelques lacunes à remplir. Ainsi on y chercherait en vain, par exemple, les *Origines kalendarix hellenicæ*, ouvrage en 6 vol. in-8°, publié en 1862, à Oxford, par Edward Greswell, auteur de plusieurs autres écrits non moins considérables touchant la liturgie latine et orientale. Le P. Martinof semble ne pas l'avoir connu, pas plus que la *Vie grecque de saint Christodule*, imprimée pour la première fois à Venise, en 1755, et publiée de nouveau, il y a quelques années, dans l'île de Pyra. Il y aurait trouvé un office grec en l'honneur du saint, et il y aurait appris que sa fête se célèbre au 16 mars, et que c'est à ce jour-là, et non au 4 décembre, qu'il fallait mettre la

notice biographique qu'il lui a consacrée dans ses *Observanda*. On le voit, le P. Martinof n'a eu sous les yeux que le petit opuscule de M. Ed. Barbier, intitulé *Saint Christodule et la réforme des couvents grecs au onzième siècle*¹, puisqu'il l'a analysé longuement, tout en le trouvant peu sérieux, ce qui est assez vrai. Peut-être, pourrait-on aussi reprocher aux sommaires biographiques, placés sous la rubrique générale *Memoriæ slavicæ*, le défaut de proportion : les unes comme celle de saint Hilarion, par exemple (au 21 octobre), remplissant des pages entières ; d'autres, au contraire, étant réduites à quelques lignes, et quelquefois se bornant à indiquer le nom du saint, comme cela a lieu pour Démétrius Bassarabe, martyr valaque, et pour Prohore de Pchinsk, anachorète bulgare.

On trouve à la fin du livre deux index, l'un qui contient les noms de tous les saints personnages mentionnés dans le courant de l'ouvrage (*Index anni ecclesiastici græco-slavici*), l'autre est spécialement consacré aux *Mémoires slaves* (*Index nominum memoriis slaviciis inceptorum*). C'est déjà quelque chose, beaucoup même, que les deux tables remplissant près de trente pages in-folio. Nous croyons pourtant que l'auteur aurait pu en ajouter une troisième, pour les noms géographiques et historiques dont son livre est rempli et qui ne se trouvent dans aucune des deux tables précédentes. Toutefois nous ne le demandons qu'à titre d'utilité et de commodité plus grande des lecteurs, et nullement comme une chose absolument indispensable. Il n'en est pas ainsi du tableau orthographique, qui aurait dû trouver sa place dès le début du livre, pour indiquer la valeur de certaines lettres munies de signes inconnus aux lecteurs français. Comment pourraient-ils savoir, sans ce tableau indicateur, que les lettres *c*, *s*, *z*, qu'on rencontre à chaque instant surmontées d'un accent circonflexe renversé, doivent se prononcer comme le *c* des Italiens dans *cenci*, comme *ch* et *j* des Français dans les mots *cher*, *jour* ? L'embarras du lecteur croit quand il se voit en présence d'un *se* (qu'on rendrait en français par *chtcha* ou *stcha*).

Cela ne nous empêchera pas cependant d'applaudir à la louable initiative prise par le P. Martinof, et à la préférence qu'il a accordée au système orthographique en usage chez les Slaves de la Bohême, de la Moravie et de la Croatie, et qui nous paraît le plus rationnel de tous et le plus simple. La question de l'alphabet slave est trop importante et trop compliquée, pour que nous osions abuser de la patience de nos lecteurs. Ils nous permettront au moins de leur signaler ici un ouvrage assez remarquable, dû à la plume érudite d'André Schleiermacher, et que des éditeurs intelligents viennent de livrer à la publicité. Cette

¹ Paris, 1865, in-12.

œuvre posthume a pour titre : *Das harmonische oder allgemeine Alphabet zur Transcription fremden Schriftsysteme in lateinischer Schrift, etc.*¹, et elle est consacrée spécialement aux langues slaves et sémitiques, au moins dans cette première partie qui vient d'être mise au jour. A la page 104 et 105, on trouve le tableau comparatif des divers alphabets existants parmi les Slaves, et en premier lieu vient l'alphabet de l'auteur lui-même, destiné à les remplacer tous et à renverser ainsi le mur de séparation que cette diversité élève entre des peuples frères. Schleiermacher écrit les trois lettres citées plus haut d'une manière un peu différente de celle du P. Martinof : il les représente ainsi : c, s, j. On le voit, la différence ne porte au fond que sur la dernière lettre, et, selon nous, elle est à l'avantage du système en usage chez les savants tchèques et que suit le P. Martinof. Ce système tient compte au moins de l'affinité organique des sons exprimés par les signes z et z, s et s, c et c qu'on rend en français par z et j, s et ch, ts et tch. Quant aux signes conventionnels dont on fait surmonter ces lettres dans les différents systèmes orthographiques, il importe peu qu'ils soient de telle forme ou de telle autre, que ce soit un accent circonflexe renversé, un trait allongé, un point ou une virgule, — nuances qu'il est facile de faire disparaître.

En présence des deux écritures, romaine et russe, représentant deux civilisations qui se disputent aujourd'hui la primauté dans le monde slave, nous n'hésitons pas à proclamer la supériorité incontestable de la première sur la seconde. Dans notre conviction, autant l'alphabet latin est souverainement propre à rendre, avec l'aide de quelques signes conventionnels, toute la variété des sons dont les idiomes slaves sont si riches, et cela d'une manière à la fois rationnelle et simple, autant cette aptitude manque à l'écriture abâtardie qu'à inventée Pierre I^{er}, et dont se servent les habitants de la Russie. Le génie de la horde dominatrice pourra bien reculer encore les frontières de l'empire déjà trop vastes, et multiplier les conquêtes matérielles ; jamais il ne parviendra à déplacer le foyer de la civilisation qui est bien dans l'Occident, et dont l'écriture latine est le véhicule. Il fait cependant de grands efforts pour affaiblir, sinon pour détruire, l'influence de l'élément latin, sous quelque forme et quelque part qu'il la rencontre. Hier il proscrivait la religion latine ; aujourd'hui il défend l'usage de l'alphabet dont elle s'est servie de tout temps, en Lithuanie par exemple ; et il étend la proscription sur les études latines elles-mêmes, en réduisant à un chiffre minime, presque nul, le nombre des gymnases (ou collèges), où l'on pourra les cultiver dans l'avenir. Sous ce rapport, l'ouvrage

¹ 1 in-4°, Darmstadt, 1864.

du P. Martinof, russe d'origine et de cœur, est d'une piquante opportunité, et ne manquera pas d'être apprécié par ceux de ses compatriotes qui regrettent les récentes mesures dont les études classiques viennent d'être l'objet. Il le sera d'autant plus, qu'il est d'une bonne latinité; que le style en est simple et digne, clair et correct, sans affectation comme sans emphase. Il y a des pages que les connaisseurs goûteront et, que les puristes eux-mêmes ne désavoueraient pas. Qu'on lise la dédicace, par exemple, et qu'on juge.

En terminant cette analyse, trop incomplète, du beau travail dont l'hagiographie vient de s'enrichir, nous engageons le P. Martinof à persévérer dans les importantes et doctes études auxquelles il s'est livré avec tant de succès. C'est à lui qu'appartient l'enviable mission de faire entrer dans la science occidentale l'élément slave, trop longtemps méconnu. Nous formons donc des vœux pour que le volume qu'il vient d'offrir au public soit suivi d'un autre, qui nous semble en être un complément obligé. C'est le cas de dire, avec un historien illustre¹, que souvent on croit avoir achevé un livre quand on n'en a fait que la moitié. Le P. Martinof nous a donné un martyrologe et un ménologe gréco-slave, voilà la première moitié; un second reste à faire : C'est de nous mettre en possession d'une édition *critique* des vies des Saints *slaves*, c'est-à-dire de nous donner le texte slavon de ces vies, collationné avec toutes les rédactions manuscrites ou imprimées, rendu à son intégrité première, et à sa forme native, accompagné de notes et enrichi de commentaires destinés à dissiper les obscurités, à éclaircir les doutes, à concilier les contradictions apparentes, à discuter et, s'il est possible, à résoudre, d'après les données de la science moderne, les questions pendantes d'histoire, de chronologie, de chorographie, de linguistique, en un mot, de nous donner des vies des saints slaves telles que nous en avons dans les *Acta Sanctorum*, pour les saints latins.

On raconte, que lorsqu'on remit à Bellarmin un exemplaire des *Fasti Sanctorum* de Rosweyde, précurseur des bollandistes, et qui y traçait le programme d'une vaste publication en dix-sept volumes in-folio, qu'il avait projetée, le cardinal demanda l'âge de l'auteur. Et comme on donnait à celui-ci quarante ans, il ajouta : « Pense-t-il donc vivre deux cents ans? » — Le P. Martinof est à peu près du même âge; mais il a sur son illustre confrère cet avantage que le travail que nous lui demandons n'est point aussi vaste que celui que projetait le génie entreprenant de Rosweyde, le nombre des saints gréco-slaves, reconnus comme tels par l'Église de Rome, étant très-restreint. Ce n'est donc lui proposer rien qui soit au-dessus de ses

¹ César Cantu, si je ne me trompe.

forces, dont il a la plénitude, et dont il a fait déjà un si bel usage. Puisse-t-il, au milieu de ses patriotiques occupations, ne pas trop tarder à satisfaire nos vœux qui sont aussi, nous n'en doutons pas, ceux de tous les vrais amis de la science!

VI

Pour compléter notre compte rendu de l'œuvre du P. Martinot et la faire apprécier à sa juste valeur, nous allons esquisser ici un tableau comparatif des Églises slaves d'autrefois et d'aujourd'hui en le faisant précéder de quelques détails sur le jubilé millénaire des saints Cyrille et Méthode, célébré il n'y a pas longtemps dans la capitale du monde catholique.

L'année 1865 a été consacrée au culte des apôtres des Slaves d'une façon toute spéciale, et c'est à Rome même, dès le jour du 1^{er} janvier que commencèrent les fêtes jubilaires.

Une foule immense de fidèles se pressait devant l'église collégiale de S. Girolamo dei Schiavi, pour assister à la solennité et s'enrichir des grâces spirituelles dont le Saint-Père avait, à cette occasion, ouvert les trésors. L'église de Saint-Girolamo est desservie par des prêtres illyriens de la congrégation du même nom, qui ont cela de particulier que, tout en suivant le rit romain, ils emploient la langue slavonne, et l'écriture glagolitique, qui ne ressemble guère aux lettres connues sous le nom de *cyrilliques*. Ce n'est qu'à Rome qu'on trouve ainsi réunis tous les rites comme toutes les langues en usage pendant l'office divin; parce que Rome en sa qualité de capitale de l'univers chrétien est une ville *catholique* par excellence.

La cérémonie commença par le chant des Litanies des saints, auxquelles furent ajoutés les noms de saint Cyrille et de saint Méthode avec une prière pour demander à Dieu le retour des Slaves séparés de l'unité catholique. — Ensuite eut lieu la procession avec le Saint-Sacrement, que portait le cardinal de Silvestris, protecteur de ladite église, précédé d'un nombreux clergé où l'on voyait des représentants de toutes les nations slaves, et suivi d'une multitude innombrable de fidèles accourus de toutes parts pour jouir du spectacle. — Les maisons de la rue *Ripetta*, par où passait la procession, étaient pavoisées; les troupes pontificales, rangées sur les bords du Tibre, présentèrent

les armes : le vapeur *Il Tevere*, qui stationnait non loin de l'église, salua l'ouverture du jubilé millénaire par des salves répétées, auxquelles les cloches de toutes les églises firent écho.

Sur le frontispice de l'église, on voyait un tableau représentant les deux saints, héros de la fête, et au-dessous du tableau, on lisait l'inscription suivante :

CYRILLO . ET . METHODIO
 ARCHIEPISCOPI
 PATRONIS . CŒLESTIBUS . SALUTARIIBUS
 QUORUM . BENEFICIO
 GENTES . SLAVICÆ . OMNES
 VETERI . SUPERSTITIONE . REJECTA
 CHRISTIANAM . SAPIENTIAM . AGNOVERE
 HUMANIS . DIVINISQUE . LITTERIS . EXCULTAE . SUNT
 ILLYRICI . IN . URBE . CONSISTENTES
 ANNO . MILLESIMO
 A . FAUSTO . FELICI . UTRIVSQUE
 THESSALONICA . IN . PANNONIAM . ADVENTU
 SOLEMNIA . ET . GRATIARUM . ACTIONES

C'est-à-dire : « A Cyrille et Méthode, archevêques, célestes et bien-faisants patrons, par les soins de qui toutes les nations slaves, ayant rejeté les anciennes superstitions, ont appris à connaître la sagesse chrétienne ainsi que les lettres divines et humaines, les Illyriens résidant dans la ville, rendent cet hommage reconnaissant, dans l'anniversaire millénaire de l'arrivée de l'un et l'autre de Thessalonique en Pannonie. »

Pour perpétuer le souvenir de ce mémorable anniversaire, le Saint-Père, par un bref daté du 13 juillet, a reconnu l'existence canonique du *collegium Cyrillo-Methodianum*, destiné à élever les jeunes lévites de l'Illyrie, et confié à la direction des prêtres de la Congrégation dont il a été parlé plus haut. En même temps, par un autre bref, le souverain pontife a confirmé l'*association dite de saint Cyrille et de saint Méthode*, instituée dans la même Église dans le but de hâter, par la prière, le retour de tous les peuples slaves dans le giron de l'Église catholique, leur mère légitime, association touchante déjà répandue jusqu'en Espagne et en Norwège¹.

Il convenait que là où les deux saints missionnaires avaient été reçus jadis avec tant d'honneur et bénis pour les labeurs de l'apostolat parmi les Moraves, là où l'on conserve encore les dépouilles vénérées de saint Cyrille, et où la mémoire de l'un et de l'autre n'a

¹ Le programme de cette association se trouve à la librairie de Vrayet de Surey.

jamais entièrement cessé de vivre, le retour de leur anniversaire millénaire fût célébré avec une pompe et une solennité dignes d'eux, dignes des services qu'ils ont rendus à la cause de la papauté. Ce n'était là, au reste, que le commencement des fêtes; et l'année tout entière a été une fête continuelle, surtout en Moravie, ce pays privilégié de leur apostolat. Il faut avoir été dans le pays pour se faire une idée de l'enthousiasme religieux avec lequel on s'y préparait à la fête principale, le 5 juillet, époque de l'année la plus favorable à ces sortes de solennités. C'est pour favoriser la piété des fidèles que l'évêque de Brünn, Mgr Schaafgotche, obtint du Saint-Père le décret par lequel la fête de ces deux apôtres a été transférée du 9 mars au 5 juillet, et élevée au rang de première classe avec octave. Aussi de nombreux pèlerins ne cessaient-ils de se rendre, durant toute l'année, à Vélégrad.

Vélégrad est une toute petite ville, située non loin d'Olmütz. Une tradition, fort accréditée parmi les Moraves et qui n'est pas désapprouvée par la critique moderne, porte que saint Méthode, premier archevêque de l'Église morave, y avait fixé son siège métropolitain, comme le prince Rastislav y avait sa résidence; de plus, qu'il y fut enterré, bien qu'on n'ait jamais pu découvrir ses restes mortels. De cette ancienne cité, connue sous le nom de *Gradicium* (sl. *Gradichtché* ou grande ville); il n'est resté que des ruines, et l'église actuelle, placée sous le vocable de l'Assomption de la sainte Vierge, ne remonte pas au delà de 1190, année où elle fut bâtie par le pieux comte Ladislav Jendrich. Jamais elle n'a été aussi belle ni aussi richement parée que le 5 juillet 1865. Ce jour-là, le nombre des pèlerins accourus de toutes les contrées slaves s'élevait à cent mille; et si la piété des Slaves n'avait pas rencontré d'opposition, soit de la part du gouvernement, qui craignait que cette fête, à la fois religieuse et nationale, ne dégénérât en une manifestation politique, crainte dénuée de tout fondement, soit de la part des Madjars, qui ne voulaient point permettre aux Slovaques d'y prendre part, si, disons-nous, la piété des fidèles avait pu s'épancher librement, le concours aurait été bien plus considérable, et la solennité plus majestueuse encore. La messe principale fut célébrée par le cardinal de Schwarzenberg, archevêque de Prague; les autres jours de l'octave, on voyait monter à l'autel les hauts dignitaires de l'Église morave et bohème, le prince Fürstenberg, archevêque d'Olmütz, dans le diocèse duquel se trouve Vélégrad, Ernest Schaafgotche, évêque de Brünn, Mgr Jiretschek, évêque de Boudweis, etc.

Il y manquait des évêques slovaques et surtout Mgr Strossmayer, évêque de Diacovaz, ce prélat *bien-aimé* des peuples slaves, et dont tout le monde remarqua l'absence inattendue et bien involontaire.

On voyait là des Bulgares, des Dalmates, des Serbes de la Luzace, des Tchèques, surtout des Moraves, et même des Polonais, dont le nombre cependant ne pouvait pas être considérable. Qu'il était beau et consolant de les voir tous assister à cette fête de famille, qui contrastait d'une manière si éloquente avec la guerre fratricide, opprobre de la nation moscovite.

On conçoit que la piété de la nation aime tant son modeste sanctuaire de Vélégrad, auquel elle attache les souvenirs les plus chers de son passé religieux et politique. Aussi Vélégrad est il devenu aujourd'hui un lieu de pèlerinage des plus fréquentés. Ajoutons en passant que Vélégrad n'a pas été longtemps la résidence de l'archevêque. Bientôt après la mort de saint Méthode, en 973, l'Église morave fut incorporée à celle de Prague, dont elle dépendit jusqu'en 1605, année où elle reçut son propre évêque, ayant son nouveau siège à Olmütz. En 1777, ce siège fut élevé au rang d'archevêché, avec un évêque suffragant, qui établit sa résidence à Brünn et dont les successeurs s'y maintiennent jusqu'à nos jours.

VII

A l'époque de saint Cyrille et de saint Méthode, c'est-à-dire dans la seconde moitié du dixième siècle, il y avait sur les deux rives du Danube trois grands empires slaves, à la fois puissants et vastes. C'étaient les empires morave, bulgare et dalmate. Le premier embrassait, outre la Moravie actuelle, la Pannonie inférieure, une partie de la Bohême et de la Silésie. Les limites de l'État étaient en même temps celles de l'Église moravo-pannonienne, dont le siège officiel était à Vélégrad. Les destinées de l'une et de l'autre ont été brillantes, il est vrai, mais cette prospérité fut de courte durée. Le dixième siècle était à peine passé, que l'empire et l'Église morave s'écroulaient dans une commune ruine sous le fer des Madjars. Toutefois, l'œuvre qui a coûté à saint Méthode tant de sueurs et de sacrifices ne périt pas entièrement; car si l'Église gréco-slave qu'il a créée en Moravie y fit place à l'Église latine, elle continua à exister chez des peuples slaves de l'autre côté du Danube, chez les Bulgares et les Dalmates, d'abord, ensuite chez les Serbes, et enfin chez les Russiens, qui l'ont héritée des Bulgares.

La Bulgarie formait au neuvième siècle un empire assez considérable dont la puissance s'accrut surtout depuis le règne de Boris-

Michel, premier prince chrétien, et ses successeurs. Les rapports que les Bulgares entretenirent avec Constantinople ne les plaçaient pas en dehors de la communion de Rome, et le successeur de Boris, Siméon, dont le règne est appelé *l'âge d'or* de la littérature bulgare (889-916), demanda au pape de lui reconnaître la dignité royale et d'accorder la dignité primatiale ou patriarchale à l'archevêque d'Achrida. Il obtint l'une et l'autre. Plus tard, sous Pierre (927-967), qui fut aussi couronné par le pape, l'archevêque d'Achrida fut reconnu patriarche indépendant et autocéphale, par l'empereur lui-même (c'était Romain Lacapène). — Cependant les luttes entre les Grecs et les Bulgares recommencèrent de nouveau. En 1019, le premier empire bulgare fut complètement détruit par Basile, surnommé *tueur des Bulgares* (ou Bulgaroctone). Deux siècles après, la dynastie des Asène réussit à rétablir l'empire et à lui rendre sa première splendeur. Le roi Joannice ou Calo-Jean adressa au pape Innocent III une demande semblable à celle de Siméon, son prédécesseur, et le patriarche de Ternavo reçut du pape le *pallium*, insigne de la plénitude du pouvoir pontifical, en même temps qu'il prêta serment au souverain pontife et à ses successeurs. C'était en 1202. « Ainsi, dit le jeune et érudit auteur de *la Bulgarie chrétienne*¹, comme le premier empire et la première Église indépendante des Bulgares, leur second empire et leur seconde Église indépendante furent reconnus et consacrés d'abord par le saint-siège de Rome. » Au quatorzième siècle, l'État bulgare commença à déchoir de sa grandeur et devint tributaire d'une autre tribu slave, celle des Serbes. En 1540, Étienne Douchane, prince serbe, se faisait couronner empereur de Serbie, de Bulgarie et de Grèce, ce qui permet de conclure que les tzars bulgares étaient alors rangés sous la suzeraineté des princes serbes. En 1594, la Bulgarie devint une province de l'empire ottoman. On trouvera sur ce sujet, peu connu d'ailleurs, de plus amples renseignements dans l'excellent opuscule que nous venons de citer et auquel nous avons emprunté ces quelques détails.

L'empire serbe ne paraît sur la scène de l'histoire que dans la seconde moitié du onzième siècle, époque où la couronne échet à la dynastie des Némania. Il eut le sort des autres empires slaves du moyen âge : comme eux, il ne dura que peu de temps ; car, après deux siècles d'une existence assez glorieuse, il fut conquis par les Turcs, à la suite de la fameuse bataille de Kossovo (qui eut lieu en 1389) bien qu'une sorte de souveraineté ait continué à subsister quelque temps encore. Il ne se relèvera de cette défaite fatale qu'au dix-neuvième siècle.

Enfin, l'Église russe de Kief prit dès le commencement du dixième

¹ M. le baron d'Avril.

siècle de rapides développements dans l'empire si vaste qu'avaient ébauché les Rurik ; elle s'étendait, comme lui, de la mer Noire à la Baltique, et de la Dvina et du Dniester au Don et au Volga. Les deux premiers siècles de son existence forment sans contredit les plus belles pages de ses annales. C'est dans cet intervalle de temps (988-1250) qu'elle a donné au ciel de nombreux élus, parmi lesquels nous ne nommerons que les plus célèbres : sainte Olga et saint Vladimir, les deux saints frères et martyrs, Boris et Gleb, mis à mort par Sviatopolk, leur propre frère ; saint Théodore et saint Antoine, fondateurs de la vie monastique en Russie ; enfin, sainte Euphrosyne, princesse de Polotzk, et sainte Parascève, abbesses du couvent du Sauveur, près de la même ville.

Voilà, en quelques traits, le résumé, fort imparfait sans doute, de ce qu'étaient les Églises slaves jusqu'aux treizième et quatorzième siècles. Elles attendent encore leur historien, car leurs destinées passées sont encore enveloppées d'épaisses ténèbres. Aussi, quand on veut se rendre compte des rapports qui existaient entre toutes ces Églises et celle de Rome, on se voit entouré de difficultés presque insurmontables, de sorte qu'on est obligé de se contenter de probabilités, sinon de conjectures. Tout ce qu'on peut dire de certain, c'est que les origines de toutes ces Églises ont été certainement catholiques et que la séparation d'avec Rome s'effectua peu à peu sans qu'on puisse en assigner l'époque précise. Il en est d'elles comme de l'Église de Byzance, et bien plus encore. Car si, selon la remarque judicieuse de Döllinger (*l'Église et les Églises*, p. 9, en note), la séparation de cette dernière s'opéra peu à peu, et cela seulement à partir du douzième siècle ; il est certain que les Églises slaves restèrent fidèles au saint-siège bien plus longtemps, et que plus d'une fois, après une rupture passagère, elles revenaient de nouveau à la communion de l'Église romaine. Voici, en effet, ce que nous apprend à ce sujet l'histoire de chacune d'elles.

Nous ne dirons rien de l'Église morave, qui descendit dans la tombe bientôt après la mort de son saint fondateur. Quant à l'Église bulgare, nous l'avons vue au treizième siècle, sous Calo-Jean, reconnaître pour la seconde fois la primauté du souverain pontife. Après la prise de Constantinople, et malgré elle, ses rapports avec la cour de Rome avaient continué, en apparence, sur le même pied. En 1256, on voit Jean Asène demander un légat au pape Grégoire IX, ce qui ne l'empêche pas l'année suivante de persécuter les catholiques, et on ne sait pas s'il était en communion avec Rome lorsqu'il mourut quatre ans plus tard. Son successeur Carloman fut en correspondance avec Innocent IV, comme le prouve une lettre de ce pontife datée de Lyon (en 1245). Vers la fin du treizième siècle, ces liens paraissent avoir été rompus pour n'être renoués que vers le milieu du dix-sep-

tième siècle, où nous voyons quatre patriarches grecs d'Achrida se soumettre volontairement au saint-siège, comme l'atteste la lettre écrite au pape Alexandre VII par un d'eux, nommé Athanase. — (*Bulgarie chrétienne*, p. 57.)

Tant que l'Église bulgare jouissait d'une certaine indépendance administrative, de pareils retours pouvaient encore avoir lieu ; mais depuis que cette autocréatie fut abolie en 1767, et que l'Église d'Achrida fut réunie au patriarchat grec, ils devinrent impossibles. Pour qu'une faible portion de cette pauvre Église pût, de nos jours, se réunir à Rome ; il fallait que la Porte ottomane fût frappée de cette impuissance complète et perdit jusqu'à la dernière lueur de son ancien éclat et de sa puissance.

Ce que nous venons de dire de l'Église bulgare s'applique, dans une certaine mesure, à l'Église serbe, sa voisine. Elle aussi vacillait souvent entre la Rome ancienne et la Rome nouvelle, s'il faut en juger de la nation et de l'Église tout entière par ses plus hauts représentants, les princes. Il y a ici une particularité qui mérite d'être remarquée, c'est la liaison qui existe entre les deux parties de l'histoire serbe, religieuse et profane, dans ce sens que la plupart de ces princes étant vénérés par les Serbes comme saints, écrire l'histoire du royaume serbe, c'est en même temps écrire celle de son Église. Or, d'après les auteurs sérieux et fort compétents dans la matière dont il s'agit, tous ces princes auraient vécu en communion avec le saint-siège, et par conséquent l'Église serbe, dont ils étaient des représentants, aurait suivi leur exemple. Telle est au moins la thèse que s'est proposé de démontrer, les auteurs indigènes en main, le docteur baron de Péjaczevich, à qui nous devons, sur l'histoire du royaume et de l'Église serbe, un très-remarquable ouvrage. Le P. Martinof semble y attacher un grand prix, car il le cite continuellement dans son *Annus græco-slavicus* et en parle toujours avec un grand éloge.

Les mêmes nuages planent sur l'époque de la séparation de l'Église de Kief ; bien que, de toutes les Églises slaves séparées de Rome, ce soit la plus privilégiée au point de vue scientifique, puisque tant d'auteurs lui ont consacré leur plume et leur érudition. Ainsi, à en croire les auteurs schismatiques, l'Église de Kief, qu'ils confondent toujours avec celle de Moscou (ce qui n'est pas du tout la même chose), n'aurait jamais été soumise au pontife romain. Les écrivains catholiques disent tout le contraire ; et c'est à plusieurs de nos auteurs polonais qu'on doit l'opinion, aujourd'hui généralement reçue, d'après laquelle les Russes ne se seraient détachés de Rome que vers le treizième siècle et même plus tard. Ce n'est pas qu'ils aient eux-mêmes enseigné la même chose ; loin de là, d'après eux la Russie au-

rait été catholique jusqu'à l'année 1520, sauf deux métropolitains de Kief, Jonas et Photius, schismatiques déclarés, et de plus ennemis du saint-siège. C'est ce que soutiennent dans leurs ouvrages Albert Kojalowicz, auteur d'une histoire de Lithuanie très-estimée, Kwiatkewicz, Cichovius, Aloyisius Kulesza, tous jésuites. Cette théorie fut non-seulement adoptée par le célèbre bollandiste, Daniel Papebroch, mais, ce qui est plus remarquable, par Ignace Kulczynski, religieux de l'ordre de Saint-Basile, et auteur du *Specimen Ecclesiæ Rutheniæ*. Le premier mit la théorie de Kojalowicz au grand jour dans le commentaire dont il fait précéder ses *Ephemerides græco-mosçæ*, reproduites par le P. Martinof à la fin de son *Annus ecclesiasticus*, et l'ouvrage du second n'est autre chose qu'un développement de la pensée du savant bollandiste. Autant Papebroch était large et hardi, autant ses successeurs, Du Sollier et Stilling, les seuls qui traitèrent ce sujet dans les *Acta*, furent timides et réservés. Du Sollier pousse la réserve jusqu'à refuser le titre de saint à Boris et à Gleb, princes et martyrs, et renvoya l'examen de leur vie au 5 septembre, c'est-à-dire à un temps où il était sûr de ne pas être de ce monde. Stilling fut plus équitable et plus osé que le savant éditeur du *Martyrologe d'Ussuard*, mais pas assez peut-être. Dans sa dissertation sur la *Conversion des Russes*, il établit les points suivants : 1° que les Russes qui embrassèrent le christianisme sous le règne de Vladimir, mort en 1015, ont été catholiques et soumis au saint-siège, puisqu'ils ont reçu la foi chrétienne de Constantinople, alors encore unie au souverain pontife ; 2° que durant le onzième siècle, les métropolitains de Kief restèrent unis ; 3° qu'au siècle suivant, quelques-uns d'entre eux ont été d'une orthodoxie fort douteuse, il est vrai, mais que la plupart sont restés catholiques ; 4° qu'au treizième siècle, au contraire, le schisme commençait à devenir prédominant, et les métropolitains en étaient entachés presque tous ; 5° au quatorzième siècle, il n'y eut plus qu'un nombre fort restreint de catholiques ; 6° au quinzième siècle, après le concile de Florence, qui eut lieu en 1459, il se forma en Russie deux partis, l'un catholique, l'autre schismatique. Le dernier aurait persévéré dans la désunion depuis ces temps-là jusqu'à nos jours ; le premier, au contraire, serait resté fidèle à l'union jusqu'en 1520. Enfin, de 1520 à 1594, le schisme aurait régné dans toute l'étendue de l'Église de Kief, jusqu'à ce que l'union fût rétablie au concile de Brest en Lithuanie, sous le métropolitain Michel Ragoza, et sur les bases du concile de Florence. L'histoire de l'Église grecque unie, dans les trois derniers siècles, est assez connue. Tout le monde sait que l'union rétablie en 1596 fut soumise à une terrible épreuve en 1859, année de lugubre mémoire, où l'empereur Nicolas réussit d'en détacher près de deux millions d'âmes, leurs

pasteurs en tête. Aujourd'hui, l'Église grecque unie n'existe plus qu'en Pologne, dans le diocèse de Chelm (gouvernement de Lublin), et en Galicie, soumise à l'Autriche, pour ne rien dire des Grecs unis de la Hongrie. Telle est, en substance, la trame de la dissertation du bollandiste Stilling, travail qui n'a pas été, que nous sachions, surpassé par aucun autre traitant la même question. Telle est au moins l'opinion qu'en ont les bollandistes de nos jours et qu'ils ont exposée dans le *Monitum* dont est précédé l'*Annus græco-slavicus* du P. Martinof. Ils finissent par conclure que, dans cette question de la séparation des Russes, on ne saurait tracer des limites certaines, ni assigner l'époque précise où la séparation eut lieu, comme aussi il est difficile de dire si tel et tel individu, vénéré comme saint, l'a été réellement ou non.

Au reste, cette question est secondaire ; l'essentiel est de prouver que les origines des Églises slaves ont été catholiques, et cette vérité est désormais acquise à l'histoire. Un autre fait malheureusement certain est la séparation actuelle de toutes ces Églises.

Nous avons montré l'état des Églises gréco-slaves d'autrefois, ainsi que l'époque approximative de leur isolement. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur l'état actuel de ces mêmes Églises. L'aperçu rapide que nous allons en faire suffira pour faire toucher du doigt la véracité de l'oracle divin, que l'on est puni par où l'on a péché, et le mal qu'il y a à se séparer de la source qui jaillit, pleine de vie et de fécondité, du roc sur lequel est bâtie l'Église catholique. Nulle part, nous ne voyons cet arrêt de la justice divine écrit en des caractères aussi ineffaçables que dans les annales des Églises gréco-slaves. Leur grande prévarication a été la révolte contre le saint-siège, contre leur souverain et légitime pasteur, ce fut le schisme, la séparation. Eh bien, la cause a produit déjà ses effets ; l'arbre a porté ses fruits et il en portera de plus abondants encore. Que voyons-nous, en effet, dans l'Église dite orientale ? Division, morcellement de plus en plus grand, discordes intestines et profondes, de nombreux schismes partiels engendrés par le grand schisme de l'Église entière, en un mot une dissolution sans cesse croissante. On dirait, une force *centrifuge* exerçant son action sur chaque partie de cette Église, autrefois si florissante et si glorieuse.

L'Église de Constantinople qui a donné le signal de la révolte, a été aussi la première à en porter la peine, proportionnée à la prévarication. Le patriarche de Byzance n'a pas voulu obéir au souverain pontife, le vicaire de Jésus-Christ ; il subira le joug ignominieux du sultan, et il verra les églises qui lui étaient autrefois soumises, planter, à leur tour, le drapeau de la rébellion et se déclarer indépendantes.

« L'Église de Constantinople, dit M. Döllinger, embrassait autrefois toutes les contrées de l'empire grec ; mais depuis quelque temps elle est condamnée à un continuel morcellement, par la révolte et la séparation de plusieurs parties. L'Église hellénique du royaume de la Grèce s'est déclarée indépendante. Le métropolitain serbe de Carlovitz, en Autriche, avec ses évêques, a imité son exemple, et son Église forme maintenant un patriarcat indépendant. Les églises de Chypre, de Monténégro, du Mont-Sinaï, se sont pareillement déclarées indépendantes.

Dans les principautés danubiennes se manifeste également un mouvement semblable pour constituer une Église romaine. On s'attend aussi que la Roumélie et l'Herzégovine se séparent du patriarcat de Constantinople. Quant aux îles Ioniennes, si elles reconnaissent encore le patriarche comme leur chef ecclésiastique, si elles ne se sont pas réunies à l'Église hellénique, il ne faut l'attribuer qu'à l'influence ou à l'opposition anglaise. La Russie a depuis longtemps son propre chef, le saint-synode. Une portion de la Bulgarie a déjà accompli sa séparation en se réunissant à l'Église romaine. L'autre, infiniment plus considérable, n'aspire qu'au moment où elle pourra enfin avoir son chef et son épiscopat national. Ses *torbadjis*, ou chefs, ne veulent plus entendre parler de l'épiscopat grec ou *phanariote*, comme ils le nomment par mépris. La haine que les Bulgares schismatiques professent publiquement contre leurs coreligionnaires grecs, passe toute conception, et à l'heure qu'il est, ces deux moitiés de l'Église gréco-bulgare sont séparées par un abîme infranchissable qui ne tardera pas à amener une rupture définitive et inévitable. Qu'on se rappelle le manifeste que les Bulgares ont, il n'y a pas bien longtemps, publié en plusieurs langues, afin de lui donner la plus grande publicité possible, et divulger ainsi dans le monde entier les griefs qui y sont formulés contre le clergé grec. Dernièrement encore, le journal *l'Abeille* (Pchéla) mettait en tête de ses colonnes l'avis significatif que voici : « Le salut des Bulgares est de ne point prendre part à tout ce que le patriarche phanariote peut décider dans la question religieuse. Il faut que tous protestent unanimement et d'une seule voix près de la Porte pour la prier de les délivrer à jamais d'un clergé étranger à eux. » (*Monde*, du 17 octobre.) Les Hellènes, de leur côté, déclarent par l'organe de leurs plus ardents défenseurs, qu'il faut à tout prix en finir avec les *barbares*, qui osent ne pas s'estimer heureux de subir l'influence salutaire de la nation hellénique, qu'il faut exterminer l'élément bulgare partout où il se trouve et sous quelque forme qu'il se produise. Cela peint suffisamment la situation ; elle n'est guère consolante. Voilà ce que nous voyons en Turquie.

Le patriarcat de Constantinople est donc en voie d'une complète dissolution.

Si maintenant nous considérons de plus près chacune de ces Églises séparées, nous y verrons se reproduire le même phénomène de dissolution intérieure et les mêmes symptômes d'une décadence prochaine. Pour ne pas fatiguer l'attention du lecteur, nous nous bornerons à un seul exemple, celui que nous offre l'Église russe, celle assurément de toutes les Églises séparées, où il y a le plus de vitalité et de force.

Cette force cependant n'est, après tout, qu'apparente, et cette vitalité n'est qu'empruntée. Tout le monde sait, en effet, et les Russes sincères sont les premiers à l'avouer, que l'Église officielle de Moscou, qui a le saint-synode à sa tête, est rongée par une maladie presque inguérissable, qu'elle nourrit dans son sein un principe fécond de dissolution, qui finira par lui donner la mort. Nous parlons du *raskol*, qui veut dire *schisme*, et qui n'est, à tout prendre, que le fils légitime du schisme moscovite. Ces dissidents ou *raskolniks* comptent déjà près de quinze millions d'adeptes; c'est quelque chose. Ce qui est plus grave, c'est qu'ils ont réussi à organiser une hiérarchie à part; depuis 1845, ils possèdent des évêques, qui ont été ordonnés par leur chef, résidant à Biélokrinitza, en Autriche. Ces évêques se sont partagés les six diocèses qui embrassent la Russie toute entière, et il est vrai de dire qu'il y a maintenant en Russie deux Églises schismatiques, au lieu d'une. C'est un progrès qui en promet bien d'autres. Ce qui autorise à le penser, c'est la haine profonde qu'ont les dissidents contre les membres de l'Église officielle, qu'ils disent être marqués au front du sceau de la bête, haine que les persécutions sanglantes de Pierre I^{er} et de ses successeurs n'ont fait que rendre plus implacable, et que le régime plus libéral que l'empereur actuel vient d'étendre jusque sur eux, n'est point capable de diminuer. Cette liberté légale est considérée par les *raskolniks* comme une preuve irréfragable de la justice de leur cause, et ne fait que ranimer leur zèle de propagande, et donner un nouvel essor à leur activité auprès des masses soumises à l'Église impériale. Leur influence sur ces masses, généralement plus ignorantes qu'ils ne le sont eux-mêmes, est telle qu'il cause à l'Église synodale de légitimes alarmes.

C'est que cette dernière sent l'impuissance où elle est de les ramener dans son giron. Un de ses partisans les plus zélés avouait naïvement que si les *raskolniks* parvenaient à avoir une hiérarchie séparée et légalement reconnue par le gouvernement, dans dix années ils auraient attiré à leur suite toute la petite bourgeoisie et une masse innombrable de paysans. Un autre écrivain russe traçait der-

nièrement le tableau le plus sombre de son Église soi-disant orthodoxe. Il disait entre autres choses que l'Église russe est frappée d'une impuissance radicale, qu'elle n'est pas à même de lutter contre les dissidents qui pullulent dans son sein, moins encore de la vaincre; qu'elle n'a point de vertu *convertissante*, que son orthodoxie est un drapeau de discorde et de désunion, en un mot, qu'il la croit malade désespérée¹.

Et c'est cette Église pourtant qui se targue d'être l'unique dépositaire de la vraie foi, qui s'arroge le titre de *catholique* et d'*orthodoxe*, qui se croit appelée à régénérer non-seulement les Églises de l'Orient, mais encore l'Occident catholique lui-même! Cet aveuglement est, à notre avis, le plus grand châtement que la justice divine puisse infliger à l'orgueil! L'état des autres Églises n'est pas plus enviable : qu'on se rappelle ce qui a été dit plus haut de la guerre à mort que se sont déclarée les Bulgares et les Grecs. L'étude plus approfondie de chacune d'elles ne ferait que constater la véracité de l'arrêt divin, que l'on est puni par où l'on a péché.

Que conclure de tout cela? La conclusion est évidente. Il faut que les Églises séparées reviennent à leur mère, l'Église romaine, qui les a vues naître et a béni leur berceau; qu'elles comprennent, enfin, que la séparation est un mal et un péché qui doit cesser tôt ou tard; et qu'elles n'ont, après tout, qu'à choisir entre le protestantisme et le catholicisme : — il n'y a pas de milieu.

¹ Voir la réponse du P. Martinof à M. Aksakof, rédacteur du *Dien*, gazette de Moscou.



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

28925

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.
